

Droit et Liberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX



Robert MERLE

Prix de la Fraternité

Créé par le M.R.A.P., en 1955, le Prix de la Fraternité a été attribué, cette année, le 12 juin.

Le lauréat désigné est l'écrivain Robert MERLE, pour son roman « L'Ile », dont nous avons publié un extrait dans notre dernier numéro.

Le Jury a tenu également mentionner spécialement, parmi les autres œuvres qu'il a examinées, le film d'Armand Gatti « L'Enclos », et la collection d'albums « Enfants du Monde ».

(VOIR PAGE 13.)

ALGERIE

Ils veulent tuer L'HOMME

Le 1^{er} juillet, le référendum d'autodétermination aura lieu en Algérie. L'O.A.S. déchaîne les violences racistes, assassine les musulmans, détruit les écoles — bénéficiant d'une étrange mansuétude.

Cette rage criminelle n'arrêtera certes pas le cours de l'histoire : l'indépendance sera proclamée, les fanatiques de la colonisation devront tôt ou tard, de gré ou de force l'accepter. Cependant, le processus du fascisme se trouve désormais déclenché, avec cette perversion de l'homme, que le pasteur Vienney analyse ici. Et un immense danger demeure pour l'Algérie, mais aussi pour la France.

La signature des accords d'Evian n'a pas ramené le calme en Algérie. Il fallait s'y attendre. Un peu d'encre manuscrite au bas d'un document, aussi définitif soit-il, et quelle que soit la main qui a tenu la plume, ne peut apaiser des passions profondément enracinées, méthodiquement exacerbées et déchaînées. Même une volonté résolue, mettant en œuvre tous les moyens disponibles, se serait heurtée à des difficultés redoutables ; à plus forte raison une volonté débile parce que unilatéralement complaisante allait-elle au devant de déchaînements plus violents encore.

par le pasteur Louis VIENNEY

Il ne nous appartient pas d'analyser ici toutes les causes et toutes les formes d'une violence dont chacun peut trouver la description ailleurs. La complexité de la situation risquerait même de décourager le lecteur qui s'en tiendrait alors à des réflexes élémentaires de pitié et d'indignation. Nous disons bien réflexes car la répétition de ces scènes d'horreur crée une accoutumance à la limite de laquelle nos réactions court-circuitent et la raison, et la conscience, et le cœur, finissant par ne plus rien exprimer d'humain. Suffirait-il d'ailleurs de se dire ému ou indigné, ou les deux à la fois, de condamner d'autant plus vigoureusement les autres que l'on se veut à bon compte une bonne conscience ? Que dire cependant quand ces réactions, aussi épidermiques soient-elles, sont effacées par une indifférence apparente ou voulue ?

(Suite page 6)



(Photo Elie Kagan.)

Le M.R.A.P. chez Renault

Le Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (M.R.A.P.) a organisé, le 30 mai, avec le concours des syndicats, un important meeting aux usines Renault, à Boulogne-Billancourt.

On voit ci-dessus une partie de la foule des travailleurs rassemblés sur la place Nationale, et qui ont applaudi tour à tour les interventions de MM. Pierre Cadet (C.F.T.C.), Gérard Drolton (C.G.T.) et de Charles Palant, secrétaire général du M.R.A.P.

On lira en page 9 le compte rendu de cette manifestation.

Eichmann n'était pas seul...

EICHMANN n'est plus. Ses cendres ont été dispersées dans la mer. Peu importent les discussions philosophiques et morales qui ont eu lieu sur son sort. Peu importe qu'on lui ait infligé la peine capitale ou une autre. La notion du châtiment perd son sens devant la démesure du crime, et aucun n'aurait pu expier ce qui a été commis. Eichmann n'est plus, mais ce crime lui, rien ne pourra jamais effacer qu'il ait eu lieu. On ne peut se débarrasser de son souvenir comme d'une poignée de cendres, ni le considérer comme dissous dans l'océan de l'histoire. Le procès Eichmann aura été une occasion utile de rappeler au monde entier ce que fut l'imaginable extermination de millions d'innocents en plein XX^e siècle, au cœur de l'Europe, par un grand État « civilisé » d'occident. Les questions posées par cette tragédie restent posées, et il faut y réfléchir si on ne veut pas qu'un jour l'horreur puisse s'en renouveler.

Comment cela a-t-il été possible ? Comment le rêve démentiel de « Mein Kampf » a-t-il pu se traduire dans la réalité ? Comment des millions d'exé-

cutants ont-ils participé à la construction, puis au fonctionnement de la machine administrative à tuer hommes et enfants dont Eichmann tenait en main le principal levier de commande ?

AUSSI angoissant peut-être que la reconstitution des assassinats par les témoins et les documents produits à Jérusalem fut tout au long du

par Jean-Maurice HERMANN

procès et jusqu'au dernier instant le comportement d'Eichmann. Jamais il ne parla comme un fanatique, comme un sadique, jamais il ne contesta les atrocités à l'organisation desquelles il présida, jamais il ne tenta de les justifier. Il reconnut volontiers que les victimes méritaient de la compassion. Sa seule défense, ç'a été de dire que ce n'était pas lui qui avait décidé ces massacres : simple exécutant d'ordres donnés par d'autres, il n'avait qu'à obéir sans poser de

questions et simplement s'efforcer que le « travail » soit accompli le mieux possible. Pas plus que Hoess (le commandant d'Auschwitz pendu après la guerre, en Pologne), Eichmann ne semble avoir été touché une seule fois par l'idée que sa responsabilité personnelle pouvait être engagée dans l'assassinat de millions d'êtres qui fut effectué sur ses plans, sous sa direction. Il est mort avec résignation, persuadé qu'on ne l'avait pas compris — et sans avoir rien compris. Persuadé qu'il n'avait fait que son devoir en obéissant à ses chefs. Et son fils, en Argentine, s'est déclaré fier que son père soit mort ainsi en bon colonel SS.

Cette déshumanisation, cette abdication totale de l'individu auxquelles le dressage militariste et nazi aboutit est peut-être un crime aussi dégradant, et aussi bouleversant que tous ceux qui en ont découlé. C'est grâce à cette mutilation morale que des centaines de milliers d'hommes très corrects, très ponctuels, aux bottes bien cirées, ont participé « consciencieusement » aux crimes les

(Suite page 4.)

DANS CE NUMERO :

- Hubert DESCHAMPS : Plus de parias du savoir ! (page 4).
- Maurice THOREZ : Discours pour l'inauguration du monument de Noé (page 5).
- Fernand BENHAIEM : Notes sur les juifs d'Algérie (page 6).
- Une interview de Jean PELEGRI, auteur du film « Les Oliviers de la Justice » (page 7).
- Roger IKOR, Marc-André BLOCH, P. GRUNEBaum-BALLIN donnent leurs points de vue sur le livre d'Albert Memmi : « Portrait d'un juif » (page 10).
- Nicole de BOISANGER : Visite à Jules Isaac (page 11).
- Claude AVELINE : Une histoire d'idiot (page 14).

Ce mois-ci...

- 13-V. — Une voiture piégée explose à Alger : 3 morts, 15 blessés. Attentats O.A.S. à Bône et Philippeville. 6 plastiques à Paris.
- 14-V. — A Alger, le matin, l'O.A.S. attaque à la mitrailleuse lourde une cité musulmane. En fin d'après-midi, des fusillades font 17 morts et 50 blessés, la plupart européens.
- 15-V. — Un attentat O.A.S. tous les quarts d'heure à Alger. 67 morts et 40 blessés dans l'ensemble de l'Algérie.
 - Ouverture du procès Salan devant le Haut Tribunal Militaire.
- 16-V. — Cinquante-trois attentats O.A.S. en Algérie : 41 morts, 42 blessés. Un raid de la Légion contre un quartier musulman de Sidi Bel Abbès a fait 20 victimes.
- 17-V. — 21 morts à Alger.
- 18-V. — 16 personnes, dont quatre femmes musulmanes assassinées dans les rues d'Alger.

19-V. — Après deux mois de cessez-le-feu, on évalue à 3.000 le nombre d'Algériens tués par l'O.A.S. à Oran et Alger.

- 24 tués dont 3 femmes dans la journée en Algérie.
- 20-V. — 14 tués à Oran, 5 tués à Alger, où un certain nombre de mesures (arrestations, expulsions) sont prises contre des agents de l'O.A.S.
- 21-V. — Un quartier musulman d'Oran bombardé au mortier : 12 morts, 110 blessés. Dix tués à Alger.
- 22-V. — 23 morts musulmans à Alger, 15 cadavres d'Européens découverts.
 - Convaincus d'avoir participé à l'assassinat de 50 juifs en Pologne, deux anciens adjoints S.S. sont condamnés à 3 et 4 ans de réclusion, à Heilbronn (Allemagne de l'Ouest).

23-V. — Le Haut Tribunal Militaire reconnaît des « circonstances atténuantes » à Salan, qui est condamné à la détention perpétuelle.

- Quarante morts en Algérie.
- 24-V. — 6° « homme de l'espace », après Gagarine (12-4-1961), Alan Shepard (5-5-1961), Virgil Grissom (21-7-1961), Guerman Titov (6-7 août 1961) et John Glenn (20-2-1962), l'Américain Scott Carpenter effectue un triple tour de la terre.
 - 16 tués, dont 3 enfants, à Alger.
- 25-V. — 71 morts en Algérie.
- 26-V. — Vingt écoles incendiées par l'O.A.S. à Alger. A Prudon (Oranie), la police tire sur des musulmans qui manifestaient à la suite d'un attentat O.A.S. : 10 morts.
- 27-V. — 22 morts en Algérie.
- 28-V. — Encore 10 écoles incendiées en Algérie. 20 morts et 9 blessés.
- 29-V. — La Cour Suprême d'Israël rejette l'appel d'Eichmann.
 - 18 tués en Algérie. L'école des Beaux Arts et une école maternelle incendiées à Alger.
- 30-V. — 21 morts en Algérie. Arrestation à Paris du tueur O.A.S. Belvisi.

31-V. — Sa grâce ayant été refusée par le Président Ben Zvi, Eichmann est pendu à 23 h. 58 (heure locale), à la prison de Ramleh, près de Tel Aviv.

- Aucun attentat à Alger, mais un lycée, une école et plusieurs autres immeubles sont incendiés. 17 morts dans le reste de l'Algérie.
- 1-VI. — 2 écoles incendiées à Alger. Attentats à Oran et Sidi-Bel-Abbès. 8.000 Européens quittent quotidiennement l'Algérie.
- 2-VI. — 23 tués en Algérie. Attentat au plastique contre l'ambassade de Pologne à Paris.
 - Suites à l'exécution d'Eichmann : un drapeau à croix gammée hissé sur l'Hôtel de Ville de Stockholm ; deux attentats contre des organisations juives à Buenos Aires.
- 3-VI. — Six tués à Oran où l'O.A.S. bombarde les quartiers musulmans et un cantonnement de gendarmes mobiles.
- 4-VI. — Neuf tués en Algérie.
- 5-VI. — Dans une lettre que publie la Présidence du Conseil, Jouxhaud reconnaît l'échec de l'O.A.S., demande que cessent « les attentats aveugles contre les musulmans » et souhaite que le gouvernement « passe l'éponge sur le passé ».
 - Cinq morts à Oran, où l'O.A.S. fait sauter la préfecture.
- 6-VI. — 6 personnes tuées par l'O.A.S. en Algérie. 7 membres d'un commando O.A.S. tués à Oran au cours d'un « bouclage ».
- 7-VI. — Dovecar et Piegts, tueurs de l'O.A.S., exécutés à Paris : ils avaient assassiné, notamment, le commissaire Gavoury.

• La Faculté et sa bibliothèque de 600.000 ouvrages, deux écoles et divers autres bâtiments publics incendiés à Alger.

- 8-VI. — Cinq écoles encore incendiées à Alger ainsi que d'autres bâtiments publics.
- 9-VI. — Dix écoles détruites, entre autres bâtiments, par l'O.A.S. à Alger. A Paris, attentat contre un café musulman : 1 mort.
- 10-VI. — Ouverture de la campagne du référendum pour l'autodétermination en Algérie.
 - Dans le 18^e arrondissement à Paris, violences policières contre les Algériens qui réclamaient la libération de leurs compatriotes arbitrairement arrêtés.

O. A. S.

● Contre les Africains

Au coin de la rue des Carmes et de la rue des Ecoles, un restaurant, à l'enseigne de Samory, accueille les amateurs de cuisine d'Afrique noire, et bien souvent des ministres des jeunes républiques nouvellement indépendantes.

Il a été plastiqué par l'O.A.S. dans la nuit du 7 au 8 juin.

Quinze jours plus tôt, c'était, dans la même rue, quelques maisons plus loin, la librairie de « Présence africaine » qui sautait.

Peu avant, une charge de plastic avait explosé à la Maison des Etudiants du Maroc, qui est à deux pas.

Cette large artère située entre la Sorbonne, le Collège de France et l'Ecole Polytechnique est bien nommée : tout un peuple d'étudiants y circule sans cesse, allant d'une Faculté à l'autre : Médecine, Droit, Sciences, etc., tout ce quartier est terre de savoir et d'études. Les gens des alentours connaissent bien les étudiants et sont habitués à en voir de toutes les nationalités, de toutes les couleurs. Il n'y a pour ainsi dire jamais d'incidents. Aussi les trois agressions que nous rappelons ont-elles suscité une réprobation générale, d'autant plus que les locataires des immeubles ont eu à en souffrir : les vitriers n'ont pas chômé.

Dans les trois cas, le M.R.A.P. s'est aussitôt rendu sur les lieux pour exprimer, par l'intermédiaire de notre ami Roger Maria, nos sentiments de fraternelle solidarité à l'égard des victimes, et plus encore pour leur dire que nos jeunes camarades africains et marocains pourraient compter sur nous pour alerter la population du V^e afin d'opposer le barrage des antiracistes aux prétentions des tueurs O.A.S. et de leurs complices.

HIER et AUJOURD'HUI

● Réparations... aux spoliateurs

Une loi sur la « Wiedergutmachung » (Réparations), d'une nature inattendue, est actuellement en préparation au Ministère des Finances de Bonn.

Le jaune et le bistre

Il est des moments où l'on peut avoir pitié des assassins. J'en ai vu de toutes les couleurs, au cours de ma longue vie, et ce n'est pas pour rien que mes cheveux crépus ont lentement blanchi sous l'influence des soucis. Et cette fois j'ai pitié d'un homme qui médite en prison, sans comprendre d'ailleurs ce qui lui est arrivé, les inconvénients du racisme forcené. Cet homme est vietnamien. Il est donc, comme on dit « de race jaune ». Il fut la vedette odieuse d'un récent procès d'Assises. Il ne comprend pas un mot de français. Mais un soir d'août, étant en goguette, il a poignardé un paisible cyclomotoriste, ouvrier et père de famille qui passait sur sa route. Il a cru bon de s'excuser : — Je l'avais pris pour un Nord-Africain - La victime avait le teint basané (de « race bistre », comme disait le manuel de géographie de mon fils, qui est allé à l'école chrétienne), et les cheveux frisés.

On a largement tenu compte de cette excuse. Ma foi, c'était presque normal. S'il avait tué un blond Suédois, personne n'aurait rien compris à ce crime, et il est vraisemblable que l'accusé eût écopé le maximum. Mais un « Nord-Africain » ! L'expert psychologue chargé d'examiner le coupable s'est écrié : — Pour lui, l'ennemi, c'est l'Arabe, qu'il soit F.L.N. ou pas. Un ennemi conditionné, donc plus qu'un ennemi naturel.

Il faut dire que l'assassin est un mercenaire. Un professionnel du crime. Autrefois, c'était un jeune homme paisible. Bouddhiste et non violent », il est devenu un « ratonneur » expert. Comment ? Son capitaine est venu l'expliquer à la barre, avec une mâle fierté : — Je suis fier d'avoir fait de mes hommes des combattants remarquables, alors que les Sud-Vietnamiens ne sont pas portés à la violence.

C'est beau la conscience professionnelle d'un militaire de carrière. On prend un homme paisible, de préférence non violent. On lui fait miroiter on ne sait quel mirage. On le dresse peu à peu comme un chien-loup. Dans une armée qui n'est pas celle de son pays, on lui apprend à tuer, par instinct, mais pas n'importe qui. Seulement l'homme très brun aux cheveux très frisés. Puis on l'envoie sur une terre chaude — selon le mot du capitaine — habitée justement par des millions d'êtres au teint basané, et il tue.

Et un jour, pour qu'il se repose un peu, on l'envoie en permission, près de Versailles. Et voilà que passe un brave homme qui, dans la lumière du crépuscule, sous la chaleur moite d'une soirée d'août, ressemble fort à « l'ennemi conditionné ». Alors le couteau s'ouvre, et frappe. Rentré au cantonnement, l'assassin se vante de son œuvre. Il s'étonne même qu'on ne le décore pas, et qu'on le traîne devant les messieurs noirs qui l'interrogent gravement, des tas de gens qui s'interrogent sur la signification de son geste.

Il est en prison. Et si je dis que j'ai pitié de lui, cela redouble ma haine pour les autres, les fabricants d'assassins. Suivez mon regard...

ONCLE TOM.

Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, de réparer les innombrables méfaits accomplis par les nazis. Il s'agit, au contraire, du dédommagement des Allemands qui, au cours de « l'aryanisation » de l'économie allemande sous Hitler, ont acquis des biens juifs et qui, après la défaite, ont été obligés de les restituer à leurs légitimes propriétaires.

C'est ce que nous révèle un article du « Spiegel » (n° 15 du 11-4-1962).

Le promoteur de cette loi est le Ministre des Finances Starke, membre du Parti Libéral, qui donne ainsi satisfaction à la

demi-douzaine d'associations formées par ces spoliateurs, telles que l'« Association des victimes des lois sur les réparations », ou l'« Union Mutualiste des Industriels victimes des réparations » (sic).

Mais, le parti du Chancelier Adenauer, la C.D.U., soutient cette loi. C'est, en effet, un député de ce parti, M. Weber qui, déjà en 1961, avait déposé un projet de loi analogue signé par 85 députés de la C.D.U.

Le nouveau projet de loi prévoit une indemnisation allant de 10 à 100 % de la valeur du « bien spolié ».

Dans sa générosité, le Ministre prévoit même une indemnisation de ceux qui, pour échapper à la restitution, ont transigé avec leur victime.

L'Allemagne Fédérale leur remboursera ce qu'ils ont versé pour obtenir cette transaction.

Quand on sait avec quelles difficultés les vraies victimes obtiennent leurs indemnités, quand on voit combien d'hommes et de femmes ayant souffert à cause des nazis n'ont encore rien obtenu — et n'obtiendront, probablement, jamais rien — on reste confondu devant un tel cynisme.

Les organisations et associations des victimes du racisme se doivent de protester énergiquement contre ce projet de loi qui est une insulte à la mémoire de toutes les victimes de la persécution nazie.

E. R. V.

Entreprise de Retouches Réparations de tous Vêtements

UN GESTE... c'est retouché

TELEPHONEZ A TAI 49-80

Immédiatement un spécialiste se rendra chez vous. [Il prendra et rapportera dans les délais les plus rapides les travaux que vous lui confierez.

41, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS-IX^e

DROIT ET LIBERTE

MENSUEL

30, rue des Jeûneurs - Paris (2^e)
Tél. : GUT. 09-57

Tarif des abonnements

FRANCE :

Un an : 7,50 NF
Abonnement de soutien : 15 NF.

ETRANGER

Un an : 12 NF
Compte Ch. Post. : 6070-98 Paris
Pour les changements d'adresse envoyer 60 fr. et la dernière bande.

EN BELGIQUE :

On peut se procurer « Droit et Liberté » ou s'abonner au « Cercle Culturel et Sportif Juif », 51, Bd du Jardin-Botanique, à Bruxelles. Les versements peuvent être effectués au C.C.P. 278947, de M. S. Gutman, Bruxelles.

Le numéro : 10 francs belges.
L'abonnement annuel : 100 FB.
Abonnement de soutien : 150 FB.

● Étranges évangélistes

La police autrichienne vient de mettre fin aux suaves et édifiantes activités de deux frères, Hans et Wilhelm Mauer, 48 et 44 ans. Hans Mauer était depuis plus de dix ans directeur de l'organisation évangélique de Salzbourg et à ce titre conseiller du haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés en Autriche. Wilhelm dirigeait le home d'enfants évangélique de Salzbourg et veillait à l'éducation (parfaite) de trente-deux enfants. Mais ce ne sont pas ces activités qui les ont envoyés en prison. Ils sont tous les deux anciens officiers S.S., et on les accuse d'avoir activement participé, en 1942, au massacre des juifs à Stanislau, en Pologne.

JEUNESSE

● La lettre d'une collégienne

Nous avons reçu la lettre suivante :
A l'école, récemment, il m'est arrivé une histoire émouvante ; je vous la raconte : *Jasmina est une délicieuse fillette algérienne. Elle a six ans, de grands yeux bruns, des cheveux bouclés tirés en arrière.*
Souvent, à la récréation, elle accourt et joue près de moi. L'autre jour, comme elle arrivait, je l'embrassai. Tout près, j'entendis comme un grognement : « Comment peux-tu l'embrasser ? Elle doit être sale

avec sa peau qui n'est pas blanche... »
« Raciste » criais-je en me retournant vers celle qui venait de dire cela.
Celle-ci resta interloquée, comme injurée par le mot « raciste » qu'elle ne comprenait pas.
J'essayai de lui expliquer. En vain.
Le lendemain, elle me dit qu'elle avait raconté l'incident à son père. Je me demandai comment, car elle ajoutait : « Si tu m'injuries encore, mon père viendra te voir ». Je proposai d'aller raconter moi-même l'histoire à son père, pariant qu'il me donnerait raison. Puis nous en sommes restées là.
L'après-midi, comme nous demeurions un long moment sans professeurs, dans la cour, deux autres filles vinrent vers moi, l'air farouche. Bientôt nous étions un groupe autour de mon « adversaire » de la veille ; celle-ci est en pleurs. On me demande des explications. Je les donne. Une camarade me lance à propos du mot « raciste » :
— Ce ne sont pas des choses à dire.
— Comment, pas des choses à dire ? Je devrais laisser maltraiter des gens qui ne lui ont rien fait.

Le soir, en quittant l'école, je sens une main qui glisse des bonbons dans ma poche. Je me retourne. J'aperçois ma « raciste » qui s'en va. Je la rejoins et lui dit : « Il vaudrait mieux donner ces bonbons à Jasmina ». J'ajoute, émue : « Je ne t'ai pas traitée de raciste pour te faire honte, mais parce que c'est vrai et qu'il faut l'en guérir... »
— « Oui », dit-elle, les larmes dans les yeux. Je le pense aussi, d'ailleurs.
Voilà mon histoire. Elle est toute simple. Si j'osais, je dirais que je suis assez fière. Mais je suis surtout bien heureuse car j'ai une nouvelle amie : une antiraciste.

FRANCINE PALANT.
12 ans 1/2.

DES FAITS qui donnent A PENSER...

■ TI-TI-TI TA-TA. Un beau stand, que celui de l'Algérie, à la dernière Foire de Paris. Mais on voudrait bien savoir qui en a inspiré la décoration, toute imprégnée de l'Algérie de papa. Deux immenses illustrations montraient « l'œuvre civilisatrice de la France » en 100 ans. Une photo d'Alger en 1862 faisait le pendant à une vue d'Alger en 1962. Sur la seconde, une belle université qui, depuis... Et, comble de raffinement, les guirlandes d'oranges et de citrons qui ornaient le stand étaient ainsi réparties : trois oranges et deux citrons, etc. Soit, pour les initiés : TI-TI-TI-TA-TA, le signe de ralliement des klaxonneurs et des frappeurs de casseroles de Bob-el-Oued. Le tout avec la bénédiction officielle.

■ QUI EN SERA ? Un anthropologue américain, le Dr Margaret Mead, qui n'est pas à court d'imagination a fait, à Denver, une proposition qui fut enregistrée par l'Association pour le progrès de la science (sic). Il ne s'agit pas moins que de construire, à l'échelle mondiale des abris antinucléaires « afin d'assurer la continuation de l'espèce humaine » en cas de guerre atomique. N'y seraient admis que « les membres les plus productifs de chaque continent et de chaque pays ». Question angoissante : sur quel critère juge-t-on qu'un membre est plus productif qu'un autre ?

■ QUELLE FOIRE ! A la récente foire de Nîmes, trois villes jumelles avaient un stand : Vérone, Preston et Brunswick. Cette dernière ville (ouest-allemande) a une façon bien à elle de prouver son souci de « réconciliation » (but de sa présence). La carte de l'Allemagne qui ornait son stand était celle du Grand Reich hitlérien, avec des parties grisées : la République Démocratique Allemande y était déclarée « sous occupation soviétique » et la Poméranie « sous occupation polonaise ». Il ne manquait que les affiches appelant les Nimois à s'engager dans la L.V.F...

■ DANS LE SILLAGE DE LA-ROUSSE. Christ (le) : Jésus-Christ, le Messie crucifié par les juifs. (Définition tirée du Dictionnaire essentiel de la Langue Française, suivi d'un lexique historique et géographique et d'un aperçu de grammaire, etc. (ouf !) par Azed, Editions Hatier.) Pour un dictionnaire essentiel et précis, la maison Hatier devrait choisir des rédacteurs plus calés en Histoire.

■ RECONFORTANT. L'abbé Thérér, de Birmandreïs, dans la banlieue d'Alger avait signé un appel à la réconciliation et à l'arrêt des violences. L'O.A.S. l'a assassiné. Mais depuis, sa Chapelle des Sources est gardée par des soldats de l'A.L.N. qui protègent ainsi les fidèles contre les exactions des bandits.

■ PAS RACISTE ! Petite annonce parue dans « La Feuille d'Avis de Lausanne » : « Chambre (confort), à partager avec jeune homme propre (Arabe exclu) ».

■ SANS RANCUNE. Le président Kennedy a approuvé la remise de la Croix du Mérite américaine à un officier japonais qui fut l'un des auteurs du plan de l'attaque de Pearl-Harbour. Quant aux Japonais, ils viennent de nommer Krupp (Alfred), docteur « honoris causa » de l'Université de Tokyo « en reconnaissance pour son caractère éminent et sa contribution à l'économie nationale ». Après quoi, on a fait la bombe...

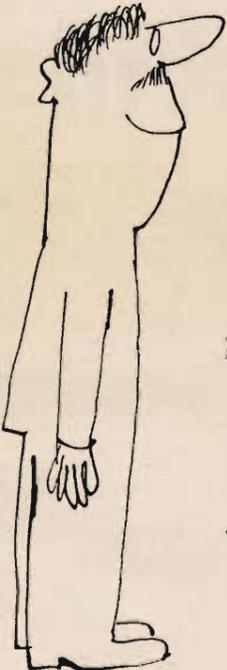
■ PROPLETE. Le gouvernement sud-africain a interdit le Grand Prix Automobile du Cap. Motif : le matin du même jour, une autre course automobile se déroulait, avec des conducteurs noirs. Et on n'avait pas le temps de nettoyer la piste.

Ne parlez pas de la Seine...

Ne parlez pas de Seine devant un agent. M. René Maltête, photographe, en a fait la cuisante expérience, qui lui coûta un mois de prison avec sursis et 300 NF d'amende, devant le tribunal correctionnel de Paris. Tout ça parce que le 15 décembre dernier, il avait traversé les Champs-Élysées en négligeant d'emprunter le passage clouté. Un agent survint, qui s'empara de lui et le pria, fermement, de le suivre au poste de police. Mais la police, M. Maltête s'en méfie beaucoup. Il dit à l'agent, mi-figue, mi-raisin : « Vous ne me conduisez pas au pont de Neuilly ?... » Et comme l'autre se renfrognait, il insista, imprudent : « Avez-vous l'intention de me jeter dans la Seine ? Auquel cas je prendrai la fuite. Je n'ai plus la même confiance en la police qu'avant les événements du 17 octobre ».

tajn qui rappela au tribunal que la phrase prononcée par son client relevait de l'impertinence, voire de l'outrage. Quant aux faits dont on ne doit pas parler, ils ont été rendus publics par la presse. Au conseil municipal, on a officiellement parlé des gens qui avaient été jetés dans la Seine. Quant au témoin Sinet, il avait obtenu un non-lieu pour une caricature représentant un agent avec cette légende : « Charogne ». C'était tout de même plus grave que de dire, impertinemment : « Vous aller me jeter dans la Seine ? »

Mais le tribunal ne l'entend pas de cette oreille. On ne parle pas de la Seine dans un commissariat de police. Un mois de prison avec sursis et 300 NF d'amende. La prochaine fois, M. Maltête traversera entre les clous.



Siné

— Vos nom, prénoms, qualités ?
— Maltête, René... antiraciste, anticolonialiste, antifasciste...

Cette petite phrase fit déborder, sinon la Seine, du moins la colère du gardien de la paix qui s'estima outragé. Et devant un tribunal, l'outrage à agent ne pardonne jamais.

Devant le tribunal, M. Maltête tenta de justifier sa position :

— J'avais assisté à la manifestation des policiers tapant sur le crâne des Nord-Africains.

Le Président ne goûte pas la plaisanterie. Comme un certain président qui jugea Zola, au temps de l'affaire Dreyfus, il ne veut pas qu'on « pose la question » — la vraie. Les manifestations du 17 octobre ne sont pas de son ressort. Et là où le président se fâche, c'est quand le principal témoin du prévenu vint dire d'une voix calme :

— Si je n'ai pas assisté aux faits reprochés à mon ami, j'ai assisté à des ratonnades.

— Ce n'est pas le procès. Je vous demande si vous estimez que M. Maltête a eu raison d'insulter l'agent.

— Oui, répond M. Maurice Sinet, car c'était lui, plus connu sous le nom de Siné, dessinateur généralement peu aimable pour les militaires, les policiers et les juges. Le président le sait, et il n'aime pas du tout ça.

Il ne restait plus qu'à écouter la brillante plaidoirie de M^{re} Armand Dymens-

Libération

Le Quotidien républicain de Paris

combat le racisme
et l'antisémitisme
milite pour la paix
et la démocratie

c'est donc votre quotidien

Chaque jour, lisez

Libération

Le Quotidien républicain de Paris

U.S.A.

● Harry Belafonte et la ségrégation

La venue à Paris de Frank Sinatra, nous a permis de nous rappeler que cet excellent chanteur et acteur est aussi un courageux militant antiraciste. On sait qu'il aime tout particulièrement s'afficher en compagnie de son meilleur ami, qui n'est autre que Sammy Davis, et tous deux donnent des sueurs froides aux racistes hargneux.

Mais ceux-ci ne désarment pas, et Harry Belafonte, le chanteur noir célèbre dans le monde entier, qui est aussi un antiraciste notoire vient d'en faire volontairement l'expérience. Après avoir été applaudi chaleureusement, à Atlanta, en Géorgie, à l'issue d'un concert, il s'est précipité, avec ses amis, dans un restaurant de la ville, le King's Inn. Mais on a refusé de le servir, l'établissement n'acceptant pas les « coloured men ». Sans se décourager, il est revenu plusieurs fois à la charge, sans succès d'ailleurs. Mais la publicité faite autour de cette affaire fait perdre la face aux ségrégationnistes, étant donnée l'immense popularité dont jouit Belafonte aux Etats-Unis.

ENSEIGNES NÉON

ÉLECTRICITÉ GÉNÉRALE

RIVIERE Pierre

14, RUE MOREAU
PARIS (12^e)

★

Un ami du Tél. (provisoire)
M. R. A. P. PRO : 63-40

EDITIONS SOCIALES

Le général Heusinger est-il coupable des crimes qui lui sont imputés ?

Florimond BONTE répond dans

Le Dossier Heusinger

4 N.F.

Vente Librairies et à Odéon-Diffusion, 24, rue Racine, PARIS (6^e)

Plus de parias du savoir !

« LES hommes sont libres et égaux en droit », nous l'avons tous appris à l'école. Il y a 173 ans que notre grande Révolution lançait cet éclair. Les lois, et plus encore les mœurs, n'ont suivi que lentement la théorie. L'égalité juridique est loin d'avoir amené encore l'égalité sociale. L'égalité de la culture reste un problème. Sur une planète que nous avons maintenant complètement reconnue, nous pouvons mesurer la place des déserts, des terres glacées et des forêts vierges. Et nous commençons à apercevoir aussi les peuples et les hommes en friche. Que de génies potentiels qui ne pourront jamais éclore, que d'intelligences voilées pour toujours, quel gaspillage de forces, quel refus de l'épanouissement spirituel ! Et quelle source d'incompréhensions, de haines absurdes, d'impulsions aveugles, de désordres, de régressions, de catastrophes ! On s'étonne que les progrès matériels contemporains, dus à la plus haute pointe de la science, n'aient pas été suivis d'un progrès général des sociétés humaines et de l'organisation mondiale. C'est qu'on n'a pas mesuré la nocivité et l'ampleur de l'ignorance. On a remis la bombe atomique à un monde d'adolescents attardés.

Il faut donc remercier l'U.N.E.S.C.O. (si critiquée et si critiquable à bien des égards. Mais là aussi ce n'est encore qu'un balbutiement) de ses efforts contre l'inégalité culturelle. Une brochure récente nous expose le travail accompli contre les discriminations dans l'enseignement. Son titre : « Pour l'égalité dans l'éducation » ; son auteur, Pierre Juvigny, maître des requêtes au Conseil d'Etat. Ce n'est pas une œuvre passionnée, ni partisane. Le ton en est juridique, objectif, presque froid. Le problème, les réalisations, les perspectives n'en apparaissent qu'avec plus de clarté et de force.

En 1948, l'O.N.U. adoptait la « Déclaration universelle des Droits de l'Homme », écho lointain et amplifié de la nôtre, qui pose les principes suivants : « Toute personne a droit à l'éducation... L'enseignement élémentaire est obligatoire... L'éducation doit viser au plein épanouissement de la liberté humaine. » En 1954, une « Commission de la lutte contre les mesures discriminatoires et la protection des minorités » a confié l'étude des discriminations dans l'enseignement à M. Charles Daoud Ammon dont le rapport monumental a servi de base à l'U.N.E.S.C.O. pour son travail. Le 14 décembre 1960 la Conférence Générale de l'U.N.E.S.C.O. adoptait à l'unanimité (sauf l'abstention de deux membres... le document évite pudiquement de dire lesquels) une Convention et une Recommandation à cet effet. La France a eu le mérite d'être la première à ratifier

la Convention, qui a reçu, depuis, l'approbation d'Israël, de la République Centrafricaine, du Royaume Uni, de l'Egypte et du Libéria. Diversité significative et qui autorise tous les espoirs.

La question a deux aspects : 1° les « discriminations » proprement dites ; 2° « l'inégalité des chances ».

Par discrimination on entend « toute distinction, limitation ou préférence... fondée sur la race, la couleur, le sexe, la langue, la religion, l'opinion..., l'origine nationale ou sociale, la condition économique ou la naissance ». Les Etats membres s'engagent à « abroger toutes dispositions... qui comporteraient une discrimination dans le domaine de l'enseignement ». « Nombres clausus », écoles séparées, enseignement au rabais pour certaines catégories sont ainsi condamnés. Les

Par
Hubert DESCHAMPS
Professeur à l'Institut d'Ethnologie

préjugés raciaux, contre lesquels luttent les antiracistes, trouvent un appui dans ce texte. Ce n'est pas une victoire indifférente. Pour nous, ce peut être une arme dans la voie que nous nous sommes tracée : celle de la compréhension entre les hommes, celle de la fraternité.

Je ne parle que pour mémoire des autres discriminations, notamment celle du sexe. Les statistiques fournies indiquent d'ailleurs des progrès très notables dans l'enseignement féminin, même dans les pays musulmans où le retard était considérable.

L'« inégalité des chances » apparaît comme un problème beaucoup plus vaste et plus loin d'une solution. Elle est liée parfois à une situation géographique (populations rurales, nomades, habitat dispersé), mais surtout aux inégalités sociales. Tous les enfants sont très loin d'avoir les mêmes chances, à aptitudes égales, d'accéder à un enseignement d'ordre élevé. On a même pu écrire, sans exagération notable : « la population universitaire est l'image renversée de la population active ». Ce n'est plus là un problème purement culturel, mais celui du socialisme, qui dépasse considérablement l'objet de l'U.N.E.S.C.O. Au moins la Convention a-t-elle fait une obligation aux Etats de « rendre obligatoire et gratuit l'enseignement primaire, généraliser et rendre accessible à tous l'enseignement secondaire sous ses diverses formes ; rendre accessible à tous, en



pleine égalité, en fonction des capacités de chacun, l'enseignement supérieur ; ... encourager et intensifier par des méthodes appropriées l'éducation des personnes qui n'ont pas reçu d'instruction... »

La conférence des Etats africains sur l'éducation (Addis-Abeba, 1961) a justement estimé que la supériorité des pays « développés » provenait, autant que de « l'accumulation du capital physique », de « l'accroissement des aptitudes et des qualifications de l'homme ». Le diagnostic du « sous-développement » est ainsi fait. Ce qui ne veut pas dire que la question soit résolue.

C'est l'objection que l'on fera peut-être à tout le système — quelle sera sa portée pratique ? L'auteur de la brochure y répond sans illusions, mais non sans de sérieux espoirs. Une convention internationale oblige l'Etat qui l'a ratifiée à en appliquer les dispositions dans son droit interne. Il doit rendre compte régulièrement de cette application devant les instances internationales, le contrôle suprême étant exercé par la Cour Internationale de Justice. Et, même si l'on est sceptique sur l'efficacité de ces organismes dans l'état encore infantile de l'organisation planétaire, il faut bien reconnaître qu'il s'agit d'un mouvement irréversible et qu'une conscience pan-humaine est, sur certains points comme celui-ci, en voie d'élaboration.

Les « immortels principes », tant raillés par leurs adversaires, ont cependant prouvé leur pérennité. Le progrès des réalités paraît lent à qui manque de perspective historique. Il n'en est pas moins vrai que, sur une planète rétrécie, s'effacent invinciblement les disparités des pays et des hommes. L'unité humaine est en marche.

EICHMANN n'était pas seul...

(Suite de la première page)

plus abjects, plaçant leur point d'honneur à être « dans le service », de simples robots, se déchargeant de tout problème de conscience sur le chef qui pensait pour eux. Le grand mérite humain du procès Eichmann aura été, après celui de Nuremberg, de briser ce paravent qui couvre parfois bien des lâchetés et des hypocrisies, de proclamer que chaque homme est lui-même responsable de ses actes, et que devant des ordres criminels,

le devoir n'est pas la soumission, mais le refus. Le refus qui sauve la dignité et exige un sens de l'honneur autrement élevé et fécond que l'obéissance passive où les Eichmann plaçaient, paresseusement, le leur. Il nous appartient de former dans cet esprit de fierté les hommes de demain.

TOUTEFOIS, Eichmann a eu raison sur un point. Responsable personnellement, il l'était certes, et le dossier est écrasant quant à l'am-

pleur des responsabilités qu'il prit dans la « solution finale ». Mais il ne l'a pas été seul.

Il a été un rouage important, essentiel, mais il y en avait d'autres. Et ces autres sont, eux aussi, responsables chacun personnellement de ce qu'ils ont fait.

Quelques-uns ont payé. D'autres se cachent encore, et Eichmann a fait d'inquiétantes allusions dans ses dernières déclarations à des chefs importants qui vivraient en paix, et dans l'ombre. D'autres enfin ont impudemment continué à

faire carrière, se pavant au grand jour, exerçant des fonctions officielles. Le docteur Globke, commentateur des lois racistes du III^e Reich et qui veilla à leur application dans les pays occupés, est le bras droit d'Adenauer, à la Chancellerie fédérale. La police ouest-allemande est truffée d'anciens tortionnaires nazis, l'armée est dirigée par des généraux dont beaucoup, comme Foertsch ou Heusinger, alors qu'ils commandaient les forces hitlériennes, ordonnèrent fusillades, pendaisons et déportations. Les tribunaux voient encore siéger beaucoup de juges qui envoyaient à l'échafaud les antinazis et les gens qui « souillaient » la race. Combien se sentent, parmi eux, tout aussi « innocents » qu'Eichmann ? Combien sont prêts à obéir à nouveau demain sans sourciller à n'importe quel ordre officiel les embrigadant dans une nouvelle machine de guerre, dans une nouvelle machine à tuer ?

Eichmann a eu tort de croire qu'il n'était pas coupable pour avoir exécuté les décisions des chefs nazis plus haut placés que lui. Il a été justement condamné. Mais c'est justement parce que sa condamnation est juste qu'il serait injuste de penser que l'affaire Eichmann doive clore le dossier des crimes hitlériens. Le pendu de Jérusalem n'est pas, ne peut pas être le bon émissaire de tous les péchés nazis. Au contraire, le verdict qui lui a fait sa part confirme que chacun doit payer la sienne. L'exécution d'Eichmann n'est pas une conclusion : elle ne peut servir d'alibi à des absolutions ; elle doit être un commencement.

Jean-Maurice HERMANN,

Une lettre d'André SPIRE

DANS notre dernier numéro, nous avions cru devoir nous faire l'écho de positions divergentes, parmi des personnalités antiracistes, concernant l'éventualité de l'exécution d'Eichmann. Mais nous prenions nos propres responsabilités, et — clairement — nous disions que le bourreau spécialisé des juifs méritait six millions de fois la peine de mort.

Toutefois des lecteurs, emportés par leur passion, ont pu se méprendre sur le fait que nous avons reproduit, dans un dialogue figuré, les déclarations d'une demi-douzaine de personnalités juives exprimant des vœux qui ne pouvaient que choquer nombre de nos lecteurs.

Nous l'avons fait non par objectivité « classique », mais parce que toutes les personnalités citées étaient des amis du M.R.A.P. et parce que leurs propos nous offraient l'occasion de rappeler — d'approfondir — nos raisons, dans cet esprit de « débat ouvert » que nous entretenons sur tant de questions.

Dira-t-on que l'affaire est tranchée depuis que la corde s'est resserrée à fond autour du cou du colonel S.S. ? Certes non. Notre vénéré ami André Spire suffirait à nous le rappeler qui nous adresse une lettre pour souhaiter que nous rétablissions le texte intégral de sa déclaration à « La Vie juive », le passage que nous en avons cité lui paraissant rendre compte insuffisamment de sa pensée.

C'est bien volontiers que nous déférons à son désir :

Je reçois la lettre de « La Vie juive » du 11 janvier où vous me demandez si j'estime que la condamnation à mort d'Eichmann me paraît devoir être exécutée.

Je réponds NON.
Une sentence judiciaire, dans tout pays

civilisé a pour but : 1) la réparation du dommage causé par un criminel à sa victime ;

2) Elle doit avoir un caractère exemplaire. c'est-à-dire qu'elle doit inspirer aux natures dépravées une crainte assez forte pour qu'elle les détourne de commettre leurs crimes.

Il y a une telle disproportion entre le dommage causé par les sévices, les tortures, les souffrances et la mort de six millions d'êtres et la réparation (si elle était matériellement possible) par la simple mort du seul individu Eichmann qu'elle est une impossibilité de fait, inexistante, impensable.

Quant au caractère exemplaire de la peine de mort exécutée, sa valeur de dissuasion, de crainte, de terreur (à supposer que les hommes nés criminels aient assez de raison, d'imagination, pour qu'elle les détourne d'ordonner ou d'exécuter eux-mêmes le crime) je ne pense pas qu'elle ait une action préventive plus forte que la représentation de l'emprisonnement à vie, du travail sans relâche, du silence absolu, de la solitude totale dans le cachot perpétuel.

Inutile, n'est-ce pas, d'ajouter grand chose à ces notions élémentaires de droit pénal, sauf que l'exécution d'Eichmann suppose l'institution du bourreau, c'est-à-dire la désignation d'un tueur, d'un assassin chargé de faire couler le sang humain par délégation de l'Etat d'Israël.

Nous ne pouvons que laisser à André Spire la responsabilité de ses raisons ; elles ne sont pas les miennes. Disons seulement que la seule vraie raison qui se pose est celle de la responsabilité des autres criminels de guerre jusqu'ici sous-traités à la justice.

Quant à la question de la peine de mort en général, il nous paraît injuste à l'égard des délinquants de droit commun qui pourraient bénéficier de son abolition de poser le problème par rapport à Eichmann dont l'énormité des crimes est sans commune mesure avec n'importe quelle monstruosité destructrice commise par le plus criminel des voyous. Pour celui-ci — je dis bien : le pire de tous — on peut vraiment renoncer à la mort, en tenant compte de tous les arguments qu'on voudra. Mais pour Eichmann, n'importe quel argument ne peut qu'être retourné en circonstance aggravante. Il n'était pas un criminel au sens courant du terme, mais un criminel de guerre. C'est une notion dont il convient d'accepter toutes les implications.

Roger MARIA.

Ils continuent...

Bien que le gouvernement de Bonn ait jugé prudent de s'abstenir de tout commentaire, des porte-parole officiels n'ont pas manqué d'exprimer leur « surprise » à l'annonce de l'exécution d'Eichmann à laquelle l'on ne voulait plus croire, tant avait été long le procès et la procédure de révision introduite par M^r Servatius.

Certains n'ont pas craint d'évoquer un « malaise », laissant ainsi volontairement entendre qu'une solution autre que l'exécution avait été « possible » sinon souhaitable.

Quant aux groupements néo-nazis qui jouissent d'une large liberté en Allemagne de l'Ouest, leur organe « Deutsche Wochenzeitung » estime qu'Eichmann n'étant pas plus coupable qu'un autre ou alors il faudrait également « condamner à mort... Churchill et Krouchtchev ».

En Argentine, où les anciens nazis connaissent un asile doré, les complices d'Eichmann ont réagi à leur façon en brûlant un drapeau israélien et en attaquant les bâtiments de la communauté juive, tandis que les deux fils du bourreau, dont un cravaté de noir, un revolver à la ceinture, juraient vengeance et proclamaient leur fidélité à l'« idéal » de leur père.

A Stockholm, un drapeau à croix gammée a été hissé sur l'Hôtel de ville.

Sur l'emplacement du camp d'où partirent 50.000 déportés

A NOË (Hte-Garonne) un monument commémore le sacrifice des résistants et des juifs

A une trentaine de kilomètres de Toulouse, il est une petite ville, paisible bourgade qui ne se distingue en rien des autres, dans le riant paysage de cette région du Sud-Ouest. C'est Noé, qui est entrée douloureusement dans l'Histoire, au cours des années tragiques de l'occupation allemande.

En effet, les nazis avaient choisi cette tranquille commune pour en faire un camp de triage pour les juifs. De cet endroit, 50.000 malheureux partirent pour un long voyage qui pour trente mille d'entre eux devait être le dernier. Il en est même un bon millier qui n'allèrent pas plus loin que Noé et qui furent exterminés sur place, par les mauvais traitements, la faim, l'épuisement, le manque d'hygiène.

Les habitants de Noé, qui gardent en eux le souvenir de ces scènes tragiques ont voulu le graver dans le granit, à l'usage de la mémoire des hommes. C'est ainsi qu'est née, peu à peu, l'idée d'un monument commémoratif du martyre des milliers de juifs qui passèrent par Noé.

Le maire de la ville, M. Jean Doumeng et ses conseillers municipaux ont pris l'initiative, sans aucune aide extérieure, d'ériger ce monument. Un jeune artiste de talent, le peintre J. Faucher a exécuté la maquette du monument qui fut réalisé par le cimentier Philibert.

C'est le 19 mai dernier que le panneau de granit fut dévoilé, en pré-

sence d'une foule nombreuse, émue et recueillie. Tous les maires et les conseillers municipaux des communes du canton, communistes, socialistes, radicaux, avec à leur tête M. Cot, conseiller général socialiste, le président de la communauté israélite de Toulouse, M. Grinfoegel, les re-

présentants de toutes les organisations syndicales, mutualistes, agricoles, les représentants de la L.I.C.A., du M.R.A.P. et de l'U.J.R.E., les Déportés Juifs de France, représentés par M. Vilner, et MM. Maurice Thorez, Jean Llante et Jacques Denis, au nom du Parti Communiste Français assistaient à cette cérémonie. Mme Baylet, directrice de « La Dépêche de Toulouse » et le grand rabbin de Toulouse, s'étaient fait excuser.

Avant que ne soit dévoilée la pierre sculptée et après une minute de silence, MM. Cot, conseiller général,

et Grinfoegel, président de la communauté israélite, prirent la parole pour rappeler en quelques mots, mais avec beaucoup de chaleur et d'émotion, les heures tragiques vécues ici-même par des hommes, des femmes et des enfants persécutés au nom du racisme le plus bestial que l'histoire de l'humanité ait jamais connu.

Puis ce fut au tour de M. Maurice Thorez, secrétaire général du Parti Communiste Français, qui prononça l'allocution ci-dessous :

M. Maurice THOREZ : « Nous ne voulons plus connaître de tels massacres »

« Je crois que le Président de la Communauté israélite de Toulouse vient d'exprimer ce qui est dans le cœur de chacun d'entre vous.

« Tous les hommes de cœur qui sont attachés aux vieilles idées républicaines de fraternité et de solidarité, tous ceux qui sont attachés à la paix, sauront gré à la municipalité ouvrière de Noé, à son maire, notre ami Doumeng, d'avoir élevé ce monument à la mémoire des résistants, des déportés morts dans ce camp ou qui l'ont traversé comme une dernière étape vers la mort dans d'autres camps, en particulier à Auschwitz, à la mémoire de ces innombrables victimes, de tout un peuple persécuté comme l'a été le peuple juif.

« Jamais personne d'entre nous, ja-

mais les plus âgés, ceux qui déjà avaient soutenu la bataille contre l'antisémitisme et lutté derrière Jaurès prenant la défense d'un officier français condamné injustement parce qu'il était juif, et nous les plus jeunes, pour qui ces problèmes ne s'étaient jamais posés en France, jamais nous n'aurions pu imaginer les indicibles horreurs que le régime hitlérien et ses associés vichystes ont permis de développer à travers l'Allemagne et dans notre pays.

« En France, il y avait en 1939 environ 280.000 israélites français; 40 % d'entre eux : 100.000, ont été déportés et de tous ceux qui ont été amenés dans des camps de concentration, moins de 1.500 sont revenus.

« Si on médite sur les chiffres concernant toute l'Europe, c'est 75 % de la population juive qui fut exterminée : six millions deux cent mille juifs, hommes, femmes et enfants. Sur un million huit cent mille enfants de moins de 14 ans, il en est resté seulement 250.000. Tous les autres ont été exterminés.

« Ce crime de génocide a dépassé en horreur tout ce que l'on avait pu connaître jusqu'alors. Ce ne fut pas assez des humiliations, des souffrances, des vexations, des étoiles jaunes. Ce fut l'assassinat systématique. Ici même, dans ce camp de Noé, ceux qui étaient emprisonnés touchaient une ration dérisoire. Ils mouraient de faim par centaines.

« L'esprit reste confondu qu'à notre époque de progrès, à notre époque de civilisation, en Europe et dans un pays comme le nôtre, le pays d'un Pascal, dont on a inscrit les paroles sur ce monument, le pays d'un Descartes, il puisse se produire de tels crimes, de tels massacres abominables.

« Alors qu'au lendemain de la dure lutte de l'occupation, de la Résistance, nous nous étions dit que jamais, plus jamais, nous ne voulions revoir ces horreurs, ces massacres, voici qu'à nouveau la haine, la violence, le racisme ont soufflé. Ils ont soufflé pendant des années là-bas en Algérie. Ils soufflent encore avec les assassins de l'O.A.S., ils ont

soufflé jusque dans notre pays. Vous savez bien comment on faisait dans nos rues de Paris, dans certains quartiers des grandes villes ou les centres industriels, la chasse au faciès. Celui qui avait les cheveux noirs et le teint plus ou moins basané était promis à la matraque et parfois, comme ce fut le cas en octobre l'an dernier, à la noyade dans la Seine.

« Et voici revenir à travers l'Europe, les mêmes hommes qui n'ont pas tous payé pour leurs crimes. On en a condamné un il y a quelque temps, peut-être subira-t-il le châtiment suprême. Mais combien d'autres sont revenus aux fonctions dirigeantes dans l'Allemagne revancharde. Comment ne pas considérer, pour les Français qui restent républicains, militants de la classe ouvrière attachés au Parti Communiste, d'autres à leur Parti Socialiste, comment ne pas songer qu'on renoue une alliance monstrueuse avec ces criminels. Certains de ces généraux qui ont commandé ces crimes sont de nouveau en France, sur notre sol, commandant à une partie des troupes françaises. Comment ne pas songer à ce renversement monstrueux des alliances qui lie notre pays aujourd'hui à tous ceux qui furent les complices, les exécutants de la politique d'assassinat systématique de l'hitlérisme, de ses crimes accomplis là-bas et ici.

« Comme votre conseiller général socialiste et comme votre maire communiste, j'espère, moi aussi, qu'il est temps que tous ensemble, en renouant les liens de l'unité et de l'union, nous empêchions que notre pays et que l'Europe n'aillent plus loin sur la pente glissante et dangereuse où nous sommes actuellement entraînés.

« Non, nous ne voulons plus connaître de tels massacres. Non, nous ne voulons pas qu'ait coulé en vain le sang de nos héros, de nos martyrs. Nous voulons tous nous unir afin que plus jamais notre monde ne connaisse la guerre et le fascisme. Nous voulons en finir avec les morts, les enfants assassinés. Nous voulons vivre dans la paix et dans la joie par le travail. »

LE MONUMENT

Le monument commémoratif aux morts juifs de Noé, dû aux artistes J. Faucher et M. Philibert est un panneau en granit d'environ vingt mètres carrés, orné de très beaux bas-reliefs également en granit de diverses couleurs. Il représente, à gauche, un déporté, à droite un résistant en armes, en bas une croix gammée brisée, en haut une étoile jaune arrachée et déchirée.

Au centre, en lettres d'or flamboie l'inscription suivante : « JE NE CROIS QUE LES HISTOIRES DONT LES TÉMOINS SE FERAIENT EGORGER ». PASCAL.

« MUSIQUE HONGROISE »

Numéro spécial de la revue « France-Hongrie », publié sous la direction de Maurice Fleuret, vient de sortir.

Au sommaire :

- La vie musicale en Hongrie (Maurice Fleuret).
- Notes sur la musique hongroise (Bence Szabolcsi).
- La musique des Tziganes (Bence Szabolcsi).
- Ferenc Liszt, discours prononcé par Bela Bartok lors de sa réception à l'Académie des Sciences (Traduit du hongrois par Joseph Kosma et Marie Merlin).
- Aspects inconnus de Ferenc Liszt (Jean Vigue).
- Ferenc Erkel (Henri Potiron).
- Laszlo Lajtha (Marie-Thérèse Remy).
- Zoltan Kodaly (Andras Szollosy).
- La musique de chambre de Zoltan Kodaly (Michel Barthes).
- Propos sur Bartok (Denis Dille).
- Bartok génie discret (Georges Leotsakos).

- Bartok et « le Mandarin Merveilleux » (Bence Szabolcsi).
 - Bartok et la musique arabe (Janos Karpati).
 - Bartok en Amérique (Charles Leirens).
- Passez vos commandes à « France-Hongrie », 8, rue de Montyon, Paris-9^e. Tél. PRO. 20-07.
Prix du numéro : 3 NF.

Des menaces de l'O. A. S.

Il fallait s'y attendre. A peine le monument de Noé était-il inauguré, que l'O.A.S., qui se signale ainsi comme l'exécuteur testamentaire de Hitler, s'est manifestée en annonçant la destruction prochaine de cette œuvre du souvenir.

Le maire de Noé, M. Doumeng, a reçu une lettre envoyée par l'organisation fasciste et que nous reproduisons ci-contre. On y reconnaît le style fasciste le plus pur (si l'on peut dire) :

Depuis quand le communisme s'allie-t-il avec le capitalisme international ?

Si vos bons amis Thorez et Cie ont fait ériger un monument pour les morts quels qu'ils soient, c'est bien. De là à reconnaître des israélites « Résistants » !... Morts pour la FRANCE ? Morts sans doute, et en France, sous le régime nazi oui, mais simplement parce qu'ils étaient juifs.

Tout cela pour vous prévenir qu'une organisation dite « factieuse » ne reconnaît pas le cérémonial « officiel » du 19 mai dans votre commune, et vous prévient de la prochaine démolition de l'œuvre de Fauché.

Avec nos regrets.

Recevez, Monsieur, nos sincères salutations.

Inutile de démontrer, maintenant, que l'O.A.S., c'est le fascisme à visage découvert. Toutes les flatteries dont cette organisation fait preuve, en Algérie, auprès des Juifs, qu'elle prétend « défendre » et « protéger », ne sont donc qu'une farce grossière.

Aussitôt que cette ignoble lettre fut rendue publique, de nombreuses protestations s'élevèrent contre ces procédés, et une garde vigilante est montée par la population de Noé autour du monument.

" CLEANER SERVICE TOTAL "

41 Faubourg Montmartre

Installation automatique
ULTRA-MODERNE

TOUT LE NETTOYAGE A SEC
Pressing express (90 minutes)
Perfection absolue

TOUTE LA BLANCHISSERIE
Service accéléré - Hôtels-Restaurants
Cafés - Traiteurs

PRIX SPECIAUX
PRO. : 60-04

SUR LES JUIFS D'ALGÉRIE

Le repliement des Algériens de Statut Français en France pose des problèmes, évidemment. Ces questions concernent aussi bien les arrivants que la population de France.

Venir en France, cela signifie pour les repliés, mettre leurs familles à l'abri et s'intégrer dans une économie dont ils pensent comprendre les tenants et aboutissants, alors que pour beaucoup, l'indépendance proche de l'Algérie est synonyme, parfois effrayant, de mystère.

A part un noyau de commandos O.A.S., les repliés, bien que favorables dans leur grande majorité au statut quo ante en Algérie, doivent être considérés comme des gens trompés ; trompés par le pouvo oir gaulliste qui a repris et conforté au départ, le mythe de l'Algérie Française ; trompés par les hommes de l'O.A.S., hommes de main de colons et gros riches d'Algérie qui exploitent ceux-là mêmes qui sont en France aujourd'hui et leur font croire à une similitude totale d'intérêts.

Il appartient à tout homme conscient d'accueillir avec humanité ce fait nouveau qu'est le repliement et de réaliser que la lutte des démocrates français peut coïncider avec les intérêts les plus profonds de la masse des repliés. Il faut pour cela :

— démasquer les organismes officiels ou officieux qui s'appuient de façon démagogique sur les tendances réactionnaires, engendrées par la peur, d'une partie importante des repliés ;

— faire comprendre aux repliés qui veulent rester définitivement en France qu'ils vont s'intégrer dans une économie de plus en plus monopoliste, par laquelle ils seront eux-mêmes exploités durement comme le sont le prolétariat et les classes moyennes de France ;

— leur démontrer qu'objectivement l'indépendance de l'Algérie ne sera pas pour les non-musulmans une cause d'exploitation, et qu'envers pour la construction d'une nation nouvelle ne peut être en une source de dignité et de vraie grandeur, et que l'Algérie nouvelle a besoin de leur savoir comme de leur savoir-faire.

Evidemment, cette tâche, pour être efficace, doit s'appuyer sur une analyse des problèmes des repliés et vous me permettez de vous donner ici mes impressions sur ce qui était la communauté juive d'Algérie.

Comme nous le savons, les juifs d'Algérie y habitent bien avant la colonisation et leurs rapports avec l'Islam y étaient bien moins dramatiques que dans nombre de pays chrétiens.

Avec le colonialisme, les juifs accèdent à la citoyenneté française qui n'est évidemment pas une citoyenneté d'origine mais d'octroi.

Malgré tout le halo de générosité et de grandeur dont on a voulu entourer cette

mesure, sa motivation réside dans un bas calcul politique, colonialiste et raciste. Il fallait séparer par une promotion juridique, légale, qui créait des avantages économiques, matériels, des indigènes, les juifs, des musulmans.

(Suite page 9)

PAR

Fernand BENHAIEM

— faire comprendre aux repliés qui veulent rester définitivement en France qu'ils vont s'intégrer dans une économie de plus en plus monopoliste, par laquelle ils seront eux-mêmes exploités durement comme le sont le prolétariat et les classes moyennes de France ;

— leur démontrer qu'objectivement l'indépendance de l'Algérie ne sera pas pour les non-musulmans une cause d'exploitation, et qu'envers pour la construction d'une nation nouvelle ne peut être en une source de dignité et de vraie grandeur, et que l'Algérie nouvelle a besoin de leur savoir comme de leur savoir-faire.

Evidemment, cette tâche, pour être efficace, doit s'appuyer sur une analyse des problèmes des repliés et vous me permettez de vous donner ici mes impressions sur ce qui était la communauté juive d'Algérie.

Comme nous le savons, les juifs d'Algérie y habitent bien avant la colonisation et leurs rapports avec l'Islam y étaient bien moins dramatiques que dans nombre de pays chrétiens.

Avec le colonialisme, les juifs accèdent à la citoyenneté française qui n'est évidemment pas une citoyenneté d'origine mais d'octroi.

Malgré tout le halo de générosité et de grandeur dont on a voulu entourer cette



Le chemin de l'amitié

EN dépit des crimes de l'O.A.S. qui visent à dresser irrémédiablement les communautés les unes contre les autres, la coopération, l'amitié, entre les Algériens d'origines diverses devient peu à peu une réalité, fragile encore, mais riche d'espoirs.

Aux déclarations, aux appels des personnalités dirigeantes, ont succédé les gestes, les prises de position « à la base » d'Européens et de musulmans, transgressant les menaces de l'organisation fasciste. Celle-ci s'est aliénée bien des sympathies par l'horreur même de ses forfaits. La vie s'est avérée plus forte que les semeurs de haine. C'est pourquoi, perdant du terrain, l'O.A.S. a dû envisager de « négocier », dans le cadre des accords d'Evian, afin de ne pas perdre la face.

Les contacts entre Européens et musulmans ont commencé dans les villages et les petites villes, où les forces de l'Armée de Libération Nationale ont multiplié les efforts pour établir des rapports humains, tenant compte des aspirations et des préoccupations de tous.

« Les faits que j'ai constatés dans la région de Souk-Ahros, a déclaré M. Abdelbaki Chibi, député de Bone, prouvent incontestablement la volonté loyale des Algériens, cadres compris, de faire naître la confiance chez les Français d'Algérie. » Il signale des cas où des officiers de l'ALN, sont « intervenus pour régler en toute justice en faveur de Français des litiges qui les opposaient à des Algériens ».

Dans les villes, des colloques, des « tables rondes » ont été organisées entre musulmans et Européens, soit sur le plan des quartiers, soit dans le cadre professionnel : par des questions réciproques et les réponses faites, les uns et les autres apprennent à mieux se connaître, à mieux se comprendre.

Des tracts appelant les chrétiens et les juifs à la coopération sont diffusés, ainsi qu'une brochure du F.L.N., intitulée : « Tous Algériens ».

Une « commission de réconciliation de la zone autonome d'Oran » a été mise en place par le F.L.N. Son premier acte a été la publication d'un appel où l'on peut lire : « Européens, vos droits seront ce que sont les nôtres dans l'Etat algérien, à l'édification duquel nous vous convions à participer... »

A Constantine, c'est un groupe d'Algériens qui a lancé un appel, signé par des enseignants, des médecins, des techniciens. « A la veille du scrutin d'autodétermination, déclare cet appel, des Européens doutent de pouvoir rester dans l'Algérie indépendante et d'y avoir un rôle actif. Ce rôle, les accords d'Evian permettent de le jouer. La coopération sincère des deux communautés, nécessaire au développement harmonieux de l'Algérie, en est pour chacun le moyen et la garantie. C'est pourquoi les soussignés déclarent publiquement leur volonté de rester dans l'Algérie indépendante coopérant avec la France, et d'y ouvrir chacun à sa place, pour rendre cette coopération effective et fructueuse. »

A Alger, le 31 mai, 200 Européens ont participé, dans un cinéma du quartier musulman de Belcourt, à une réunion à laquelle participait Si Ali, l'un des membres du Conseil de la zone autonome F.L.N. d'Alger.

Les participants ont adopté à l'unanimité une résolution affirmant leur confiance dans l'Algérie nouvelle et dans la cohabitation fraternelle et démocratique des communautés.

Des réunions semblables ont eu lieu, par la suite, dans d'autres quartiers.

Il est à noter enfin que, parmi les groupements qui participent à la campagne du référendum, figure un Comité pour l'Algérie Nouvelle, animé par des Européens qui appellent à voter pour l'indépendance.

Encore des matraquages « au faciès »

Le dimanche de Pentecôte et les jours suivants ont été marqués, à Paris, et dans diverses villes de province, notamment en Lorraine, par un renouveau de violences policières contre les travailleurs algériens.

A l'origine des incidents, il y a, dans tous les cas, comme par hasard, l'irruption de policiers dans des cafés où les Algériens avaient établi des permanences pour permettre à leurs compatriotes illettrés de participer, par correspondance, au référendum d'autodétermination. Dans tous les cas, que ce soit rue de la Charbonnière à Paris, ou à Noisy-le-Sec, à Nanterre, à Brixy, des arrestations ont été opérées parmi les personnes présentes ; dans le 19^e arrondissement, un policier a même tiré. Alors, les Algériens se sont rendus devant les commissariats, en des manifestations silencieuses, déléguant quelques-uns d'entre eux pour demander la libération des hom-

mes arrêtés. Et la police, sans sommation, a brutalement chargé...

Le caractère pacifique de ces rassemblements ressort pourtant de tous les témoignages, bien que le Préfet de police affirme, après coup, que les Algériens, dans le 18^e, « convergeaient vers le poste de police pour tenter de libérer (1) leurs corréligionnaires ».

Le reporter de « France-Soir » note, par exemple : « A hauteur de la rue du Mont-Cenis, face aux policiers, les manifestants se livrent à une extraordinaire mimique. Ils ramassent des pierres, les brandissent, puis les jettent par terre et ouvrent leurs mains nues pour montrer leurs intentions pacifiques ».

Et il poursuit : « La charge reprend. Les manifestants refusent vers le haut de la rue Francœur. Comme toujours, c'est à l'arrière que se passent les choses graves. Les isolés, les attardés sont matraqués ».

« Un agent qui a ramassé un grand morceau de bois courbé, ne cherche ceux qui ont cru trouver refuge dans les cours privées. Au coin de la maison, ils ont tous un regard de gibier traqué, qui ne sait vers où courir pour se mettre à l'abri. Mais les bâtons levés les attendent. Les protestations des gens aux fenêtres ne font que recréer plus rageurs les coups de matraque... »

« Quand j'entends

parler de culture, je suis mon revolver », proclamait un naïf traitement scolaire. Comment ne pas évoquer ce précédent tragique, à l'heure où les plasticiens de l'O.A.S. incendient la Faculté d'Alger, et sa bibliothèque qui était, avec ses 600.000 volumes, l'une des plus riches du monde. Quelques jours plus tard, c'était la bibliothèque municipale, et aussi des écoles, des lycées, des hôpitaux... Tels sont aujourd'hui, en Algérie, les « défenseurs de la civilisation » !

Ils veulent tuer L'HOMME...

(Suite de la première page)

Or c'est bien d'indifférence que l'on est obligé de parler devant certains comportements.

DANS LA RUE, A ALGER...

De nombreux observateurs nous ont fait part de ce qu'ils ont vu. Plusieurs l'ont écrit et présentent ce qu'ils décrivent non pas comme des faits exceptionnels mais comme la monnaie courante de la vie dans la rue à Alger ou à Oran. Ecoutez-les.

Des jeunes gens, portois presque des enfants, sortent dans la rue, en groupe ou isolément. Un Arabe se trouve sur leur chemin, allant à son travail ou rentrant chez lui. Des coups de feu claquent. L'Arabe s'effondre, mortellement atteint. Le meurtrier ne connaissait pas cet homme. Pourquoi l'a-t-il tué ? Parce que c'était un Arabe. Seulement pour cela. Aucune peur pouvait provoquer un geste de légitime défense. Aucune haine. Un « raton » de moins, c'est tout. L'assassin poursuit sa route, revient fierement aux camarades ce qu'il vient de faire, rejoint son école, son travail ou sa famille.

Cela ne se passe pas dans quelque quartier désert ou la nuit, mais en pleine ville et en plein jour. Il y a des passants dans la rue, les cloqueurs du revolver font se tourner les têtes, quelques-uns haïent le pas, d'autres s'arrêtent un instant, échoignent des propos, reprennent leur marche. Il arrive que l'un ou l'autre s'approche du moribond, constate : « un raton » et poursuive sa route. Aux terrasses des cafés proches les brusques détonations font lever les têtes et les conversations à peine interrompues reprennent leur cours. Voilà ! Un homme vient de tomber sur le trottoir, peut-être n'est-il que blessé ; les passants font un léger détour, tout juste pour ne pas marcher dans le sang, personne n'essaie de lui porter secours, personne ne songe à poursuivre l'assassin ou à le désigner au policier tout proche qui, quant à lui, préfère n'avoir rien vu.

Tout à l'heure un car de police viendra ramasser ce qui fut un homme vivant, le trottoir sera lavé, la circulation, à peine troublée, redeviendra normale. Demain les journaux consacreront une ligne à cette affaire.

S'émouvoir, s'indigner devant la mort et devant le crime, réactions trop courtes et insignifiantes disions-nous, mais que dire alors de cette indifférence ? On hésite à mettre un homme au ban de l'humanité, mais que res-

te-t-il d'humain chez celui qui peut voir assommé un autre homme sans émotion d'aucune sorte, que dire de celui qui assassine avec moins d'émotion qu'il ne tirerait un pigeon ?

TOILE DE FOND

L'essentiel n'est cependant pas de dire, mais sachant ce qui se passe, d'essayer de le comprendre, c'est-à-dire de discerner ce qui a pu si radicalement tuer l'humain en ces hommes. Non pas pour la seule satisfaction de comprendre, combien pitoyable en l'occurrence, mais pour agir sur les causes d'une telle déshumanisation. Ne nous y trompons pas : de tels résultats ne peuvent être le fruit de positions passagères ou de forces faciles à exorciser.

Quand une société fabrique des assassins et des spectateurs de cette sorte comme une usine fabrique des armes, il ne serait pas très raisonnable de croire qu'il suffira de détruire ces assassins ou ces armes pour en arrêter la fabrication. Sans doute est-ce la méthode employée en temps de guerre avec les résultats que l'on sait. Mieux vaudrait désarmer, reconverter l'usine, mieux vaudrait reconvertir la société dont tous les organes et tous les membres ne sont pas forcément inutilisables.

Parmi toutes les causes du déferlement algérien de violences et plus particulièrement de l'inhumaine indifférence que nous avons signalée, le racisme occupe certainement une place non négligeable. Il constitue une toile de fond sur laquelle le régime colonial a trouvé comme pré-imprimés les motifs d'une broderie tissée de mépris, d'exploitation, d'indifférence aux souffrances des autres, voire parfois de paternalisme. Il a fourni un terrain propice aux proliférations virulentes plus ou moins larvées ou explosives.

Ces gens-là ne sont pas comme nous. Ils sont paresseux, menteurs, voleurs. Il faut toujours s'en méfier, car ils sont sournois et ne comprennent que la force... Cela ne résume-t-il pas l'opinion de la quasi-totalité des Européens d'Algérie sur ceux qu'ils « connaissent bien » ? La suite découle logiquement. Pour peu que les conditions de vie, la répartition des richesses, de la culture, des fonctions suivent la même ligne de démarcation que celle des origines ethniques, deux communautés vivent côte à côte sans s'interpénétrer, dans l'ignorance réciproque. L'autre, c'est-à-dire le prochain, n'est plus seulement un étranger, il appartient à une autre espèce qui n'a pas grand chose d'humain, que l'on re-

« Maintenant, des cars de police arrivent en renfort. Sur leur lancé, ils jettent sur les manifestants. L'un d'eux passe sous les roues et est laissé pour mort. »

A Noisy-le-Sec, des Algériens poursuivis par les policiers s'étaient réfugiés dans un jardin. Le même journal décrit ainsi la scène :

« Rendez-vous, nous ne vous ferons pas de mal ! crient les policiers. »

« Les musulmans sortirent alors du jardin, et l'entenda des bruits de claques et des cris de douleur... »

Pour justifier les arrestations, le Préfet de police et le ministre de l'Intérieur ont affirmé que les Algériens se livraient à des activités illégales et qu'il s'agissait d'appliquer à leur endroit les lois de la République. Or, dans tous les cas, les hommes arrêtés ont été libérés, sans qu'aucune inculpation ne leur soit notifiée, sans qu'aucun délit précis ne soit retenu contre eux. La loi consiste-t-elle donc à matraquer les gens selon leur « faciès ».

Le Bureau National, réuni le 13 juin, a élevé une vigoureuse protestation, déclarant notamment :

« Une fois de plus, ces matraquages « au faciès », ces violences haineuses — que l'O.A.S. n'a pas manqué d'approuver — expriment un mépris total des hommes qui en sont l'objet (...). La question peut être posée légitimement, de savoir à quel dessin répond, à peu de jours du scrutin d'autodétermination, la reprise de telles méthodes que l'on était en droit de considérer comme appartenant au passé. Le respect réciproque des communautés est aujourd'hui plus que jamais une nécessité vitale en France comme en Algérie : le Bureau National du M.R.A.P. demande que des mesures énergiques soient prises pour réduire à l'impuissance tous ceux qui misent sur le racisme pour saboter la paix et la coopération franco-algérienne. »

L'auteur des « Oliviers de la Justice » Jean PELEGRI :

« Nous avons voulu, dans ce film,

témoigner pour la fraternité »



DEPUIS quelques semaines, un film passe sur les écrans parisiens : « Les Oliviers de la Justice », mis en scène par James Blue et Jean Pèlegri, d'après le roman de ce dernier, paru en 1959 (1). C'est un film sur l'Algérie. Il fut réalisé dans des conditions presque clandestines, à la fin de l'année 1961, à Alger, au cœur du quartier de Bab el Oued et à la campagne dans la plaine de la Mitidja. Le film, comme le roman, conte l'histoire d'un colon, dont le fils, à l'heure où son père va mourir, se remémore le passé. Le colonialisme, comme le père, est mourant. Une Algérie nouvelle va naître, indépendante, inéluctablement. A travers ce passé et ce présent, le fils comprend que l'Algérie c'est son pays, et il décide d'y rester... car l'avenir a be-

est sa vraie maison. Ni l'équipe, ni moi, n'avons voulu tricher une seconde. Tout ce que nous montrons est vrai. Tout ce que nous faisons entendre est vrai. Nous avons le sentiment d'avoir travaillé pour l'Algérie de demain. D'ailleurs chacun des protagonistes en était convaincu. A l'intérieur de l'équipe nous étions déjà, dans nos rapports, dans les conditions de l'Algérie future.

« Mais ce que vous montrez, dans « vos » souvenirs, c'est tout de même l'Algérie d'hier, et les rapports entre Algériens et Européens sont entachés des défauts du colonialisme. »

« C'est un problème un peu complexe : ce film est fait pour « tourner la page ». Il faut en finir avec la période de la colonisation. Mais je veux qu'on me comprenne bien. Les gens que je montre sont encore colonisés et même pendant cette décolonisation, ils gardent une mentalité de colonisés. Le cas de Boralfa est net. Boralfa est mon ami, depuis notre plus tendre enfance. Et pourtant jusque là il gardait encore dans nos rapports ceux de serviteur à maître. Il en sera bien entendu autrement dans une Algérie indépendante. »

« Mais vos rapports sont déguisés de tant racisme. Cela me semble très important. Car la gangrène du colonialisme c'est, en même temps que l'exploitation économique, le racisme, souvent exacerbé. »

« Oui, ce film paraît après le racisme effroyable de ces derniers mois. De nouveau le problème risque de se reposer. Il faut couper les pieds au racisme actuel. Mais il faut se méfier aussi du racisme métropolitain, tant à l'égard des Algériens qu'à celui des pieds-noirs. Certains Français considèrent encore les Algériens comme des êtres inquiétants et sous-développés. Or je crois que mon film leur fera découvrir des hommes dignes, d'une qualité assez rare. Mais la condamnation des pieds-noirs, en bloc, c'est aussi une forme de racisme. On les condamne avec une bonne conscience, en oubliant qu'ils sont eux aussi victimes d'un système qui devait les rendre fous un jour ou l'autre : le colonialisme. Or, le fait colonial est un fait d'Etat. C'est la France qui a colonisé l'Algérie. Le colonialisme pourrait tout, dénature tout, les consciences et le mérite des individus. Le problème le plus urgent est la décolonisation des consciences. Pour le pied-noir, il lui faut absolument renier le colonialisme. C'est un chemin laborieux, pénible même, mais nécessaire. Il faut qu'il entre dans l'Algérie de demain avec ce qui lui reste de fierté : c'est un bagage dont tout homme a besoin. Pour employer une expression célèbre, le pied-noir doit renoncer à l'Algérie de papa, sans pour autant renier papa et cracher sur sa tombe. »

« Comment voyez-vous les rapports entre les différentes communautés, dans l'Algérie indépendante ? »

« L'Algérie ne sera grande que dans la mesure où elle aura réussi à se faire avec toutes ces communautés. Arabes, Juifs, Européens y trouveront une patrie. Car la bataille pour la patrie a commencé avec la lutte pour l'indépendance — ce que nous n'avions pas tous compris au début. Et cela risque de faire la plus belle histoire du monde. Mais il faut, si j'ose dire, que chacun sorte de son ghetto, pour faire de l'Algérie une nation ouverte. Que chaque communauté participe à la construction commune avec son propre patrimoine. L'Algérie nouvelle ne se fera que si nous savons partager avec tous un avenir. »

Avez-vous vos Bons de Soutien ?

(Voir page 12)

(Recueilli par Jacques DELTOUR.)

Si l'Algérie d'hier est décrite, avec une sincérité absolue, et très souvent sur un plan critique, on perçoit, en filigrane, les prémices de l'Algérie de demain. Celle

d'aujourd'hui est présente sous la forme d'un absent : Saïd, le camarade d'enfance du héros du film, parti dans les montagnes rejoindre l'ALN... Il y a aussi Fatima, la mère de Saïd, qu'on retrouve dans son bidonville. Et Boralfa, le vieil Algérien, qui exprime douloureusement certaines réalités, au cours d'un monologue pathétique qui est l'un des meilleurs moments du film.

Film sentimental, mais d'une grande sincérité, exposant des faits réels, « Les Oliviers de la Justice » se situe également sur un plan qui nous intéresse particulièrement : l'antiracisme. Car si les rapports entre les personnages — européens et algériens — sont encore, dans la période d'agonie du colonialisme, ceux de maîtres à serviteurs — dans les termes plus que dans les faits —, ils sont déguisés, de part et d'autre, de tout racisme. Et c'est un peu pour cette raison que nous sommes allés voir Jean Pèlegri, dans son modeste appartement du quinzième arrondissement. Ecrivain, il fut deux fois acteur dans sa vie. On l'a vu dans le film de Robert Bresson, « Pickpocket », où il incarnait un inspecteur de police, et cette fois, dans les « Oliviers de la Justice », il tient le rôle du père — celui de son propre père. Mais il a participé également à la mise en scène du film mis en images par James Blue. Il parle avec cette légère pointe d'accent chantant particulier aux Européens d'Algérie, ajoutant parfois à ses phrases des images colorées.

« Les Oliviers de la Justice » est votre œuvre, d'un bout à l'autre et même une sorte d'autobiographie. Comment avez-vous réussi à en faire un film ?

« Le cinéma est un moyen d'expression plus fort encore que le roman, limité par les difficultés de lecture ou de langue. Les images sont plus éloquentes, et immédiatement compréhensibles par tous. Et dans un film, les spectateurs participent eux-mêmes à l'action. Nous avons tourné ce film avec une équipe composée d'Européens et d'Algériens. Les acteurs ne sont pas professionnels. Ils tiennent tous, ou presque, leur propre rôle. C'est ainsi que Boralfa est vraiment mon ami d'enfance. Saïd — que je ne pouvais pas montrer, pour des raisons évidentes dans les conditions du tournage — est aussi mon ami d'enfance. Fatima est — Fatima, et sa maison dans le bidonville

Chacun sait ce qu'il en est de la communauté européenne. Ceux de ses membres qui rentreront en France risquent de constituer des foyers de contamination raciste. Il suffit de se rappeler les récentes rationnades à Paris et comment, même après les accords d'Evian, certains officiers en usent envers les travailleurs nord-africains, pour constater que tous nos compatriotes ne sont pas inaccessibles au virus. Ceux qui resteront en Algérie ne seront pas guéris pour autant. Tout ce qui tendrait à les enfermer dans une catégorie à part, privilégiée ou non, en les dotant d'un statut spécial qui les isolerait de l'ensemble du peuple algérien irradierait leur mal, faisant d'un racisme agressif un racisme refoulé. Une solution s'impose donc : éliminer des institutions de l'Algérie de demain toute discrimination entre les citoyens, particulièrement celles qui seraient fondées sur les origines ethniques. Cela porte un nom : établir une véritable démocratie. Sans doute devons-nous faire confiance à ceux qui ont si longtemps été les victimes du racisme pour être attentifs à ces problèmes et leur trouver des solutions justes et bénéfiques pour tous.

LE REGARD D'UN HOMME

Nous voilà bien loin, direz-vous, de notre point de départ. Certainement pas autant qu'il semble.

Un homme, sans sourcilier, « entre deux anisettes », sans peur, sans haine, en toute conscience en abat un autre qu'il ne connaît même pas. D'autres le voient et ne disent rien parce qu'ils approuvent ou jugent plus prudent de se taire. Personne ne se penche sur le moribond, personne ne lui porte secours et son regard d'homme s'éteindra sans avoir rencontré un autre regard d'homme pour l'aider à mourir. Sans un autre regard d'homme parce que, en réalité, ces êtres qui l'entourent sont vidés de toute substance humaine, vidés de leur âme d'homme. Lui seul, victime innocente, qui meurt sous les yeux indifférents de ces spectateurs qui ressemblent pourtant à des frères, lui seul est authentiquement un homme.

Voilà comment le racisme dégrade l'homme au rang de bête. Voilà pourquoi il faut que dans l'Algérie de demain, en France et partout ailleurs, tout homme puisse regarder les autres en face et reconnaître en eux des frères.

L. VIENNY. Pasteur.

PARIS

Une délégation du Comité du 18^e arrondissement de Paris s'est rendue le 15 juin dans le café de la rue de la Charbonnière, fréquenté par des Algériens musulmans, où prirent naissance les incidents provoqués par les policiers et qui virent de nombreux travailleurs algériens odieusement brutalisés. Très chaleureusement accueillis par les Algériens, avec qui ils levèrent leur verre à l'amitié entre nos deux peuples, nos amis leur remirent la résolution suivante :

« Le Comité de la 18^e section du M.R.A.P., réuni le 14 juin 1962, ému les brutalités policières de caractère raciste, dont les Algériens musulmans de notre arrondissement ont été victimes, proteste avec indignation et tient à leur apporter son entière solidarité et son salut fraternel. »

La projection du film « ETOILES » dans les 16^e arrondissement, le 12 juin, a provoqué une grande émotion parmi les spectateurs. Certains réalisaient difficilement que de telles atrocités aient pu exister réellement.

Notre but fut donc doublement atteint : grossir les rangs des membres du MRAP (de nombreux bulletins d'adhésion furent remplis), et faire connaître à ceux qui l'ignoraient le génocide nazi.

Monsieur Michel Leiris, écrivain, ethnologue, attaché au Musée de l'Homme avait consenti à présider cette soirée : en quelques mots émouvants, il souligna le parallélisme entre le fascisme et le racisme, n'admettant d'attribuer au mot « race » qu'un sens biologique.

Maitre Schapira demanda à tous les présents d'aider le M.R.A.P. à faire triompher les vraies valeurs humaines sans lesquelles la vie n'a pas de sens réel. Il les exhorta à ne pas se contenter de penser à cette soirée, mais dorénavant de participer à la lutte quotidienne que mène le M.R.A.P.

Le Comité se réunira dès la rentrée : notre ambition est grande, et grâce à la foi qui nous anime tous, nous réussirons.

Marie-Louise KAHN.

ROUEN

Le vendredi 25 mai, le M.R.A.P. de Rouen organisait une conférence-débat avec la participation de M. Marc-André Bloch, professeur de psychologie à la Faculté de Lettres de Caen, membre du Bureau National du M.R.A.P. sur le thème : les enseignants et éducateurs devant le racisme.

M. Bloch, dans un exposé direct et fort complet, défendit une théorie qui lui est particulière et qu'il détailla et précisa avec

beaucoup de brio tout au long du débat fort animé qui s'ensuivit : le racisme n'existe pas chez les enfants au naturel : il est créé par l'éducation ! Pour le combattre il existe deux méthodes :

— la méthode directe — par le raisonnement, l'explication des causes et la mise en évidence des effets. Cette méthode présente le grave inconvénient de risquer de créer une obsession du racisme en insistant trop sur ses méfaits, une intoxication à vouloir désintoxiquer...

— La méthode indirecte préconisée par le conférencier, subjective, faisant appel au cœur, à l'humain, en créant autour de l'enfant une ambiance de fraternité, en lui suggérant le principe de l'égalité des races.

Le débat s'est instauré sur ce point. Certains professeurs, notamment M. Mercier (professeur au Lycée Fontenelle de Rouen) firent état de leur expérience propre : c'est ainsi qu'une enquête tendant à faire classer les races par ordre de supériorité avec des explications, a démontré que la plupart des enfants justifient leur racisme par des faits, tous faux.

Intervention fort applaudie de M. Quevigny, professeur au Lycée Cornelle : Le monde actuel est guidé par une idée-force : l'intérêt. C'est là que réside la cause du racisme (l'Allemagne avait intérêt à faire naître des boucs émissaires, intérêts financiers en Algérie, etc...) il faut donc expliquer aux enfants, selon lui : les causes du racisme, sa racine, et leur démontrer que c'est une erreur.

Le débat s'est si fortement passionné à

ce sujet qu'il y a fallu y mettre bon ordre ! Autres interventions concernant l'éducation des parents, des éducateurs.

M^e Annie APELBAUM,

CLERMONT-F[°]

Le 30 mai, à Clermont-Ferrand, au cinéma « L'Essai », émouvante réunion publique pour la commémoration annuelle du soulèvement du ghetto de Varsovie. On notait dans la salle la présence de nombreuses personnalités locales, parmi lesquelles, MM. Carganague, du comité antifasciste du Lycée Blaise Pascal, Vigouroux, de la Libre Pensée, Kresch, de l'ARAC, Lesbre, des étudiants du PSU, Roux, de la FNDIRP, Paul, de France-URSS, Mme Communal, de France-URSS, M. et Mme Collin, du Comité Maurice Audin, MM. Latru, du Comité antifasciste des Salins, Sandouly, de la CGT, Lagarde, de la FEN, Lemarchand, de la Ligue des Droits de l'Homme, Bot, du Parti Communiste, Kergomard, du Mouvement de la Paix, Henrot, curé de Montferrand, le Dr Veisleb, Eisenkeit, de l'UJRE, etc... La réunion était présidée par Claude Danziger, président de la section du MRAP, entouré de Daniel Vidal, secrétaire, et Marc Schiff, membre du Bureau. Albert Lévy, rédacteur en chef de « Droit et Liberté » et membre du Bureau National du MRAP, était venu spécialement de Paris pour prendre la parole au cours de cette réunion.

Notes sur les juifs d'Algérie

(Suite de la page 7)

Cette promotion était d'autant moins dangereuse pour les colons que les juifs sont tout de même en nombre relativement restreint et ne risquaient pas d'influencer de façon décisive, par leurs avantages nouveaux, la structure colonialiste de l'Algérie.

Le colonialisme français appliqua donc la vieille devise : « Diviser pour régner ».

C'est ainsi qu'une large part des responsabilités dans les émeutes du Constantinois de 1934 incombe à des éléments européens dont certains avaient même, revêtu de costumes indigènes, pris la tête des émeutiers musulmans.

Lors de ces mêmes émeutes, les autorités n'avaient évidemment pris aucune mesure sérieuse, ce qui fait s'écrier, à une séance de l'époque du Conseil municipal de Constantine, Henri Lellouche, notable juif : « La France était absente ces jours-là. »

C'est ainsi également que sous Vichy, à Alger, une haute autorité militaire française, convoquant un chef religieux musulman, le Cheik el Okbi, lui dit sans ambages : « Allez-y ! Les juifs sont entre vos mains. Faites-en ce que vous voudrez. »

Ce qui lui attira cette réponse : « Faites faire cette besogne par vos hommes ; les musulmans, quant à eux, ont atteint leur maturité politique. »

Et le cheik d'ajouter ensuite à un représentant juif : « S'ils touchent à un seul de vos cheveux, ils auront affaire à nous. »

Ces exemples ne sont évidemment pas exhaustifs, ce qui serait impossible, le colonialisme trouvant continuellement dans ces méthodes racistes, un « élan vital ».

Mais je les prends au hasard des faits qui ont frappé ma mémoire.

Les juifs ont longtemps résisté à cette division et à l'assimilation européenne.

Les vieilles générations ont gardé leurs coutumes, leur langue, leurs habits indigènes, mais les réels avantages économiques qu'octroyait le colonialisme — sur le dos des musulmans, bien sûr — aux juifs, les fit peu à peu se détacher

de leur condition originelle, se franciser de façon progressive.

LA DIVERSITE DES CONDITIONS

Ils devinrent économiquement, culturellement à cheval sur les deux civilisations, européenne et islamique.

Cette situation bâtarde se retrouvera toujours par la suite tant sur le plan économique et matériel que sur celui de la superstructure.

C'est ainsi que s'il y a quelques juifs fort riches en Algérie : propriétaires fonciers, propriétaires de salles de spectacles, de commerces de gros, d'entreprises à caractère artisanal ou semi-artisanal, bien plus nombreux sont ceux qui ont une situation moyenne au regard de la structure économique de l'Algérie : petits épiciers, bouchers, tailleurs, coiffeurs, marchands de tissus, petits détaillants, membres des professions libérales, agents administratifs.

Pour les repliés

Le M.R.A.P. a ouvert un service d'informations pratiques et juridiques à l'intention des repliés d'Algérie.

Ce service fonctionne en permanence. Un avocat peut, en outre, être consulté tous les samedis, de 15 heures à 18 heures.

S'adresser au siège du Mouvement, 30, rue des Jeûneurs, Paris-2^e. Téléphone : GUT 09-57.

On retrouve également beaucoup de juifs dans le prolétariat comme ouvriers ou employés de petites entreprises ou petits employés administratifs.

Il existe également un sous-prolétariat juif important dans certaines localités et sa différenciation d'avec le prolétariat n'est pas tranchée de façon linéaire.

Un des aspects spécifiques de ce prolétariat comme de ce sous-prolétariat juifs, c'est qu'ils ont au-dessous d'eux, une catégorie encore plus misérable : l'immense masse des affamés musulmans ; au sein de la misère même la plus noire, se crée ainsi une couche de faux privilégiés à qui il arrive de donner les restes même décomposés d'un modeste repas aux mendiants musulmans ou d'utiliser, pour un pourboire dérisoire mais vital pour leur survie, les services des musulmans : jeunes ciréurs, garçons de course à la tâche, portefaix, etc...

A cette spécificité, s'en ajoute une autre qui est celle, également, me semble-t-il, de l'immense majorité du prolétariat d'Algérie : ce sont les attaches sentimentales de type familial et fortement paternaliste qui lient les patrons à leurs salariés, ce qui est dû au caractère de production des biens de consommation ou de matières premières et non des moyens de production des entreprises en Algérie.

Le prolétariat juif a également ceci de spécifique qu'il fait partie d'une communauté juive, privilégiée par rapport à la musulmane, mais nettement défavorisée par rapport à la chrétienne, qui forme

me l'ossature colonialiste de base de l'Algérie.

Si l'on ne rencontre pas d'ouvriers agricoles, de fellahs juifs, à cause des salaires pratiquement impossibles à donner à des Français en vertu de la loi, les plus grosses fortunes, les postes responsables dans les banques, administrations et au pouvoir, sont, par contre, l'apanage des chrétiens.

LE CLOISONNEMENT COLONIAL

De cette situation compartimentée, de cette structure coloniale, le racisme et la religion vont sortir confortés.

Ainsi le juif appellera le Français ou l'Européen d'origine, « un catholique » et algérien d'origine lui-même, appellera les Algériens, « musulmans », mais plus souvent, marqué sans le savoir par sa situation privilégiée relative, « arabes » selon un critère raciste, alors que, ô puissance de la fiction légale, s'estimant Français, il ne traitera pas les Européens, d'Européens.

Pour toutes ces raisons, la pratique de la religion est forte.

Et comme la formation de la nation algérienne est récente, l'esprit séparatiste, régionaliste, se manifestera dans les différenciations rituelles d'une ville à l'autre, d'un département à l'autre.

Les chefs religieux sont les rabbins sans aucun pouvoir réel, mais une influence morale, surtout sur les vieilles générations.

Ils sont rétribués par les ressources communautaires locales.

Au-dessus des rabbins, un Grand Rabbin, nommé par Paris, pour chaque département et à la rétribution duquel l'Etat français participe.

L'organisme réellement dirigeant de la Communauté juive est le Consistoire israélite, assemblée de notables reliés organiquement à Paris.

Ils nomment les rabbins, prélèvent des taxes sur les produits rituels (vin, viande, cachère, pains azymes, etc...).

Ils sont la courroie de transmission entre la Communauté juive et les autorités.

Il existe encore des rabbins appelés juges, qui forment des tribunaux rabbiniques dans les localités mais n'ont plus qu'un souvenir de pouvoir de juridiction par rapport à la période islamique.

Ils prononcent ainsi par exemple le divorce religieux qui ne peut cependant avoir de valeur sans le divorce du Code Civil et n'est demandé que par ceux des juifs qui y sont attachés.

Les vieilles générations parlent bien souvent l'arabe, qu'ils écrivent quand c'est le cas, en caractère hébraïques, alors que les nouvelles sont bien plus francisées.

De toutes ces caractéristiques, résulte une mentalité qui s'explique :

La Communauté juive est d'origine algérienne ; elle avait son mode de vie, ses coutumes, ses juridictions propres. Le colonialisme les a corrodés.

Par ailleurs, il fait de l'appartenance à la Communauté juive, une cause d'accession à la nationalité française. Il renforce l'esprit de religion, et, si j'ose ainsi m'exprimer à propos de la religion

juive, l'esprit de clocher, l'esprit de ghetto culturel.

Mais, comme, d'autre part, les colons et leurs descendants exploitent une large partie de cette communauté, ils parquent dans des ghettos géographiques son prolétariat et son sous-prolétariat.

C'est dans ce climat rétrograde, moyenâgeux que fleurit le colonialisme.

S'ils n'ont pas clairement conscience dans leur ensemble de leur position objective dans la structure coloniale de l'Algérie, les juifs, de par leur position intermédiaire, de par leur origine algérienne, de par leur long passé de souffrances sont et doivent être plus accessibles à l'idée de l'indépendance de l'Algérie.

L'ANTIRACISME QUESTION VITALE

La lutte que mène l'O.A.S. meurtrière pour la survivance de ce Moyen Age n'est pas leur lutte, qu'elle soit menée en Algérie ou en France.

Le colonialisme trouve ses forces vives dans le racisme et l'O.A.S. n'est pas autre chose, évidemment qu'un racisme assassin.

En Algérie, il est actuellement tourné essentiellement contre les Algériens d'origine musulmane, mais pour les raisons esquissées plus haut, il n'est pas exclusivement tournée contre ceux-ci. Raciste par essence, par nécessité, il peut, en Algérie, comme par le passé, tenter de s'abreuver du sang des juifs, comme il l'a fait lors de différentes émeutes, comme il a tenté de le faire sous Vichy.

Mais les Algériens d'origine musulmane, en se battant pour leur indépendance, comprennent de plus en plus que les problèmes ne se posent pas, ne doivent pas se poser en termes de religion, en termes d'appartenance ethnique, mais en termes de classes.

La lutte des exploités algériens leur fait prendre conscience que d'autres exploités existent, aussi bien d'ailleurs dans le monde qu'en Algérie.

L'indépendance de l'Algérie permet aux juifs qui la comprennent non seulement de conquérir en Algérie la belle dignité d'hommes, mais une réelle promotion au prolétariat comme au sous-prolétariat de caractère artisanal.

Ceux-ci étaient maintenus comme tels par la structure rétrograde coloniale de l'Algérie.

L'industrialisation prochaine de l'Algérie permettra, après certes quelques déboires qui seront diminués s'ils sont abordés dans un esprit de compréhension, une large promotion humaine aux hommes de toutes les communautés.

En France, les agents du colonialisme, de l'O.A.S., ont évidemment les coudées plus franches pour se laisser tenter par leur racisme et leur antisémitisme traditionnels et organiques.

Les juifs d'Algérie repliés en France en ont conscience.

Ils savent, ils doivent savoir, qu'ils sont, dans ce cas-là, les alliés naturels des démocrates français qui en luttant pour les idéaux républicains, dressent une barrière efficace contre le racisme et l'antisémitisme.

Fernand BENHAÏEM.

Le carnet de DL

NAISSANCE

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance de la petite Emmanuelle, fille de nos amis Claude et Hélène BURSTEIN, membres du Conseil National du M.R.A.P., petite-fille de Jeannette et Jacques Burstein. Nos félicitations et nos vœux les meilleurs.

NOS DEUILS

Nous avons appris avec douleur le décès de Mme Henri COHEN, épouse du regretté président de la section du M.R.A.P. du 18^e arrondissement. Nous exprimons à sa famille notre amicale sympathie.

à l'autre

Après Claude Danziger, qui condamna le racisme « point encore extirpé, et qui nous menace à nouveau sous le masque hideux du nazisme, ressuscité par d'interminables et stupides guerres coloniales, avec son cortège d'abominations, de dégradations humaines », Albert Lévy expliqua en détails l'histoire du ghetto de Varsovie et ses incidences sur le racisme à notre époque.

Le film « La dernière étape » fut projeté en conclusion de cette soirée.

TOULOUSE

Sous la présidence du Doyen Faucher, une soirée commémorative du soulèvement du ghetto de Varsovie s'est déroulée le 19 mai à Toulouse, salle du Sénéchal, sous l'égide du MRAP. Aux côtés du Doyen Faucher, on notait la présence de M. Banbula, consul de Pologne à Toulouse, M. Antilogus, de l'Association Générale des Etudiants représentant le front syndical commun (AGE, CGT, FFN, CGA, SGEN), Guy Laval, du MRAP, et Habid N'Dao, de la Fédération des Etudiants d'Afrique Noire.

On notait la présence, dans la salle, du délégué à la propagande du Comité de la résistance, représentant le président du CDR, le commandant Faurand ; M. Favarel, de l'UFAC, le représentant de l'Association des Déportés du Travail ; M. Vilner, vice-président de l'UJRE ; M. Sensoul, président de l'Union des Etudiants Juifs ; M. Tauber, représentant le Parti Communiste ; les représentants des Etudiants communistes et des étudiants du PSU ; M. Cavalerie, du SNI, le Père Raymond, de l'Aumônerie des Etudiants catholiques. Des messages de solidarité avaient été envoyés par le Pasteur Séguier ; M. Hyon, adjoint au maire SFIO ; M. le Lieutenant-colonel Gaudron, président de l'Amicale du Corps Francs Pommiers ; les Jeunesses et Etudiants socialistes, les associations des Etudiants de Tunisie, du Maroc et des Etudiants Musulmans d'Afrique du Nord.

Après que le Doyen Faucher ait rappelé les horribles faits de l'extermination systématique des juifs polonais et le combat que soutinrent les combattants du ghetto, une minute de silence fut respectée par la salle, émue. M. Bandula évoqua à son tour les souffrances du peuple polonais provoquées par le fascisme. M. Antilogus apporta le témoignage de solidarité des organisations du Front Syndical commun. M. Habid N'Dao lut un message saluant, au nom des étudiants africains, la mémoire des héros du ghetto et Guy Laval ajouta que « l'exemple des héros de Varsovie exige que notre lutte ne soit pas fondée sur la haine, mais sur l'amour des hommes. »

LYON

Une importante manifestation contre l'O.A.S. a eu lieu à Lyon, à l'appel de 38 organisations républicaines, parmi lesquelles figure notre Mouvement. Après une prise de parole devant la Bourse du Travail, un défilé a eu lieu sur la rive gauche du Rhône. Les manifestants ont demandé des mesures énergiques pour mettre hors d'état de nuire les tueurs, dirigeants et inspirateurs de l'O.A.S., quels qu'ils soient.

MANTES

Le Comité mantais du M.R.A.P. a organisé, le 12 juin, à l'Hôtel du Rocher de Cancale, une conférence de M. Marcel Manville, membre du Bureau National, sur le thème : « Le racisme et l'Algérie ».

M. Manville présenta avec talent un exposé extrêmement clair et direct sur les origines de la guerre d'Algérie, le racisme et les violences qui en sont inséparables. L'assistance était nombreuse et l'ambiance excellente.

Sur l'invitation de l'orateur, quelques questions lui ont été posées, auxquelles M. Manville a répondu à la satisfaction de tous.

Le Comité local ne doute pas qu'il obtiendra à la suite de cette réunion très réussie de nouvelles et nombreuses adhésions.

Marcelle NYS.



Un meeting antiraciste chez Renault

Le 30 mai dernier, à l'appel des Syndicats C.G.T. et C.F.T.C. de chez Renault, un grand meeting antiraciste s'est déroulé sur la Place Nationale, à Billancourt, avec la participation du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix. C'est la première fois qu'un tel meeting était convié parmi les travailleurs de la Régie Renault. On notait, parmi les deux mille travailleurs qui avaient répondu à l'appel de leurs syndicats et de notre Mouvement, de nombreux travailleurs africains ou antillais et des ouvriers algériens.

Un tract avait été distribué à dix mille exemplaires, qui exigeait notamment : L'application des accords d'Evian.

Des sanctions implacables est des dispositions réellement rigoureuses qui mettent hors d'état de nuire les massacreurs et leurs complices.

Que la direction de la Régie reprenne à leur poste les Algériens libérés des prisons, en leur reconnaissant les avantages acquis.

Le retour de ceux qui, ayant été déportés dans les camps d'Algérie, désirent revenir en France.

Le retour aux deux mois de congés pour aller voir leur famille en Algérie.

Les orateurs : Pierre Cadel (C.F.T.C.), Gérard Droitton (C.G.T.) et Charles Palant (secrétaire général du M.R.A.P.) insistèrent sur l'aspect raciste des attentats commis en Algérie par l'O.A.S.

PIERRE CADEL insista sur le fait que « la haine des Algériens est basée sur la couleur de leur peau ». Pendant un certain temps l'O.A.S. tuait des commerçants ou des libéraux, coupables à ses yeux de mansuétude à l'égard des Algériens. Mais aujourd'hui on tue des femmes de ménage, voire des enfants, avec la complicité du pouvoir. Il faut savoir comment ça se passe en Algérie aujourd'hui : massacres systématiques, attentats lâches et odieux qui se succèdent en toute impunité. C'est le visage ouvert du fascisme avec son cortège raciste. Cela ne doit pas continuer sans que nous réagissions.

Pierre Cadel affirma que « notre voix doit pouvoir se faire entendre », et lança un appel à poursuivre l'action.

GERARD DROITTON montra que « le racisme, contraire au bon sens comme à la science est un instrument parmi beaucoup d'autres dont se servent les capitalistes pour instaurer ou maintenir leur domination. C'est sous le prétexte de « pacifier », de « civiliser » des peuples soi-disant arriérés qu'ont eu lieu, sans exception, les conquêtes coloniales, que depuis 100 à 150 ans des peuples entiers ont été maintenus dans l'exclavage, l'ignorance et la misère la plus noire.

« Et ceux qui les contraignent à vivre ainsi développent la théorie selon laquelle, ils se plaisent à vivre dans de telles conditions. C'est ça le racisme, dans toute son hypocrisie et son imbécillité !

« Ce poison, distillé goutte à goutte, a engendré le fascisme hitlérien. Ce qui se passe actuellement en Algérie recèle les mêmes odeurs... »

Avez-vous vos Bons de Soutien ?

En achetant des Bons de Soutien 1962 — que le M.R.A.P. vient d'éditer — vous joindrez l'utile à l'agréable : car, en apportant votre contribution à l'action antiraciste, vous aurez la possibilité de gagner l'un des nombreux lots offerts aux souscripteurs (voir la liste en page 2).

Passer d'urgence votre commande au M.R.A.P., 30, rue des Jeûneurs. Le carnet de 10 Bons de Soutien : 10 NF.

CHARLES PALANT, secrétaire général du M.R.A.P., parlant des massacres d'Algérie déclara :

« Les fascistes renouent ainsi avec les atrocités hitlériennes dont ils reprennent à la fois l'idéologie et les méthodes. Sous le masque hypocrite du faux patriotisme se développe une monstrueuse entreprise de terreur que les travailleurs se doivent de dénoncer et de combattre avec une vigueur sans faiblesse.

« Le sang des Algériens massacrés rejaillit sur l'honneur de notre peuple. Dans le monde entier, l'opinion est horrifiée par l'accumulation des crimes commis. Le peuple français a le devoir de terrasser l'entreprise de génocide des tueurs de l'O.A.S. afin de ne pas avoir, un jour, à porter une responsabilité semblable à celle du peuple allemand après les chambres à gaz et les crématoires.

« Quelle cruelle dérision : les fascistes se réclament du drapeau de la France. Leurs crimes sont ceux du nazisme !

« Ils se réclament de l'œuvre civilisatrice de la colonisation. Mais ils détruisent les hôpitaux et les cliniques !

« Ils se réclament de la culture. Mais ils incendient les écoles et tuent les écrivains, comme Ferraoun, honneur des lettres franco-algériennes !

« Ils invoquent la fraternité. Mais ils affament les quartiers algériens et tuent même sans pitié les Européens soupçonnés de vendre de la nourriture aux musulmans.

« Ils parlent d'intégrité française, mais ils ruinent l'avenir des Français en Algérie et les chances de la coopération franco-algérienne.

« Ils prétendent s'identifier à la France, mais ils font couler le sang des garçons au contingent dont ils retardent, en outre, le retour dans les foyers...

« Il serait vain de dénoncer les crimes de l'O.A.S. sans protester de toutes nos forces contre l'impunité dont jouissent les tueurs...

« Travailllers ! le fascisme qui montre son vrai visage en Algérie à l'heure du cessez-le-feu et de l'autodétermination, est aussi la plus grande menace qui pèse sur la France elle-même.

« Dire et prouver dans les faits notre solidarité agissante avec les travailleurs algériens est aujourd'hui notre double devoir : devoir d'humanité et de paix ; devoir républicain, pour sauvegarder notre propre liberté !... »



De haut en bas : Une vue de la foule pendant le meeting — Les différents orateurs : Pierre Cadel, Gérard Droitton et Charles Palant.

(Photos Elie Kagan)

POUR VOS VOYAGES EN U.R.S.S.

PAR AVION (en groupe ou individuel) OU PAR BATEAU

BILLETS POUR TOUTES DESTINATIONS

VACANCES EN BUNGALOW SUR LA COTE D'AZUR
15 jours de Paris à Paris : NF 405

ADRESSEZ-VOUS A

L'Office de Voyages Lafayette

18, rue Bleue — PARIS (9^e) — PRO. 91-09 — Métro Cadet
LOCATION POUR TOUS THEATRES
Agence recommandée aux Amis du M.R.A.P. — LICENCE 423

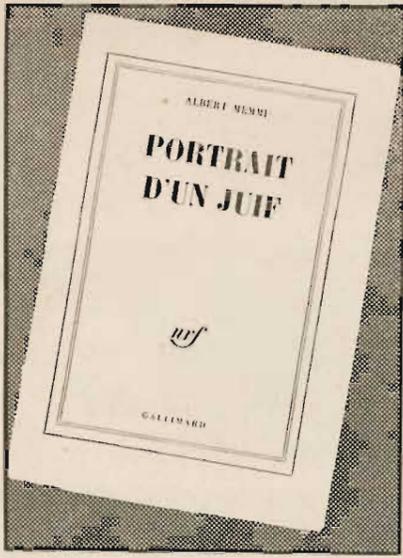
POUR VOS GALAS ET SPECTACLES LE TRIO FLAMENCO

**Les Gitanillos
de Granada**

Danses, guitare, chant gitan
(Artistes du Théâtre d'Art Gitan)

José RENATO, B 13 Parc des Courtilières
PANTIN (Seine)





Ce qu'en dit l'auteur

DANS une interview accordée au journal « Le Monde » (du 9 juin 1962), Albert Memmi défend son « Portrait d'un Juif » contre les attaques dont il est l'objet. Voici quelques importants extraits de cette interview, recueillie par Jacqueline Piatier :

« C'est la première fois qu'un de mes livres suscite de telles réactions. Portrait d'un Juif a été publié aux Etats-Unis en même temps qu'en France. Or je reçois depuis, dix à quinze lettres par jour, dont la plupart répètent comme un leitmotiv : « Pourquoi avez-vous écrit de telles choses ? Mieux vaut n'en pas parler ». Et derrière ces reproches plane la crainte, exprimée ou non, d'un réveil de l'antisémitisme.

— Il est certain que tout au long de votre livre vous mettez l'accent sur la différence irréductible qui sépare le juif et le non-juif. Est-ce cela que vos lecteurs vous reprochent ?

— Parmi les juifs qui appartiennent aux classes aisées ou les immigrants de vieille souche, oui, quelques-uns ont l'impression que j'ai durci leur condition d'hommes séparés. Mais à tous les autres, les économiquement faibles, les transplantés d'hier, cette séparation saute aux yeux. Le malaise vient donc d'ailleurs. Il tient à mon sens, au genre que j'ai choisi, à ce que j'appelle le Portrait : une sorte de confession où mon expérience personnelle est constamment interprétée et généralisée. Si je m'étais caché sous le masque d'une fiction romanesque, les choses que j'ai dites auraient moins choqué. Mais moi-même, juif de Tunisie, j'ai voulu appréhender directement ce drame. J'ai analysé sur moi ses effets et ses causes. Je pensais garder ainsi toute la palpitation de la vie et atteindre à la rigueur de l'essai. J'ai fait sur moi un travail de psychanalyse collective, et c'est ce que les gens ne supportent pas. Je les force à une prise de conscience à laquelle ils répugnent.

A la question si le juif est un homme qui se sent à part quoi qu'il advienne, l'auteur répond :

(Suite page 11)

Le Président GRUNEBBAUM-BALLIN : « D'inquiétants aphorismes »

C'EST que je pense du livre de M. Memmi ? Je partage entièrement l'avis de ceux de ses amis qu'il mentionne à la page 51 et qui protestaient véhémentement contre la publication d'un pareil livre.

J'aurais beaucoup de choses à dire à l'appui de cette opinion. Je me borne à regretter que Memmi, Tunisien par sa nationalité, juif par son ascendance et sa religion, ait cru devoir enrichir la littérature antijuive par les arguments sortis de sa plume. Ce n'est pas, en effet, dans les écrits de Drumont, de Maurras et de leurs disciples, ce n'est pas dans Rivarol mais bien dans l'ouvrage de M. Memmi qu'on lit des aphorismes tels que ceux-ci :

P. 75 : « Sur de très nombreux points le juif est différent du non-juif. »

P. 56 : « L'ivrogne des jours de fête qui crie en pleine rue « Mort aux juifs » exprime souvent la pensée profonde des passants qui rient. »

P. 166 : « Il me paraît difficile que le non-juif n'accuse pas le juif » (autrement dit, tous les non-juifs sont obliga-

Marc-André BLOCH :

Professeur à la Faculté des Lettres de Caen

« Un témoignage émouvant... une généralisation abusive »

C'EST, à mon sens, un beau livre, c'est aussi un livre singulièrement discutabile et irritant que ce Portrait d'un Juif d'Albert Memmi. On en a déjà beaucoup parlé, dans Droit et Liberté et ailleurs ; je le ferai à mon tour, sans rien abdiquer de la liberté d'appréciation qui appartient au lecteur, mais aussi avec l'estime que commandent, de toute manière, l'évidente sincérité et le courage intellectuel de l'auteur.

Celui-ci se défend, dès ses premières pages, d'avoir voulu faire œuvre d'historien. Il n'en est pas moins vrai que tout le livre a pour fond de tableau une évocation puissante du drame de l'histoire juive, définie comme « une alerte continue, ponctuée d'effroyables catastrophes », comme « une longue suite de persécutions, suivies de révoltes de plus en plus rares, elles-mêmes suivies d'écrasements » : l'histoire en somme d'un long malheur, et d'un malheur tellement essentiel, tellement consubstantiel au destin juif qu'au regard de cette permanente infortune toutes les différences, entre ses modalités et ses degrés, que pourrait être tenté d'établir un esprit plus nuancé apparaissent à Albert Memmi comme purement secondaires et pratiquement négligeables.

Et c'est ici déjà que se manifeste ce pessimisme qui donne à l'ensemble du livre sa couleur, son accent de désespoir presque sans faille ; c'est ici que le lecteur sera déjà tenté d'élever des objections, dont je m'abstiendrai pour ma part, parce qu'il me semble que le véritable intérêt de l'ouvrage est ailleurs : il est, comme son titre suffirait à l'indiquer, dans le « portrait » d'une âme juive, il est vrai particulièrement sensible et vulnérable, telle que l'ont façonnée ce passé et ce présent de malheur, la rumination douloureuse de ce malheur.

C'est une sorte d'examen de conscience, c'est une dénudation cruelle, sans complaisance, sans ménagement de sa propre conscience de juif que nous offre, essentiellement, Albert Memmi ; et ici la critique perd — au moins momentanément — ses droits. De quel droit contesterais-je en effet qu'il a bien vécu ce qu'il se plaît à appeler sa « judéité » telle qu'il nous la décrit ? Je préfère, fût-ce dans les limites de ce court article, mettre ou remettre sous les yeux du lecteur quelques éléments, qui m'ont particulièrement frappé, de cette description. C'est, par exemple, cette page où Memmi nous avoue avoir « toujours ressenti une enfantine et douloureuse stupéfaction devant l'incompréhensible méchanceté des hommes » (p. 282) ; cette autre page où s'exprime la douleur de l'exclu, du rejeté : « Avec quelle culture ? quelle aventure collective ? Qu'il aurait fait bon chaud de faire partie intégrante, définitive des institutions d'un pays, de ne pas se sentir, se découvrir constamment mis en question ! » (pp. 185 et 187). Et je voudrais citer encore, ne pouvant malheureusement allonger ce florilège : « Je ne crois pas m'être jamais vraiment réjoui d'être juif ; lorsque je pense à moi comme juif, ce que

j'éveille aussitôt, c'est ce léger malaise qui m'envahit, toujours chaud, toujours vivace... » (p. 25).

ENCORE une fois, si le livre n'était que cette déchirante confession, si le livre n'était que ce cri, je ne vois pas ce qu'on pourrait lui objecter ; et je dirais même : qui, de ce cri, pourrait ne pas être ému ? Là où la critique reprend ses droits, c'est d'abord lorsque Albert Memmi cherche à se persuader, à nous persuader, comme il le fait incontestablement, que tout juif réagit à sa condition de juif, ne peut réagir à sa condition de juif que comme il y réagit lui-même ; lorsqu'il lance, contre celui qui pré-

(Suite page 11.)

Roger IKOR précise son point de vue

DECIDEMMENT, je ne saurais jamais me faire comprendre, c'est-à-dire écrire ! Barbusse note quelque part, à propos des livres sacrés, qui libèrent d'abord les hommes pour les écraser ensuite : « On écrit ce qu'on croit ; puis on croit ce qui est écrit. » Est-ce parce que la formule m'a frappé très fort que je réagis trop fort contre le danger qu'elle dénonce ? Est-ce par tempérament scrupuleux à l'excès, jusqu'à la maniaquerie ? Peu importe. J'ai toujours un peu peur de ce que j'ai écrit moi-même, et qui me paraît toujours, après-coup, trahir plus ou moins ma pensée.

Dans le cas présent, peut-être parce que l'imprimé durcit mes phrases, peut-être parce qu'un homme que j'estime se trouve en cause, j'éprouve le besoin impérieux de nuancer l'article que j'ai consacré au courageux livre de Memmi, Portrait d'un Juif, dans le dernier numéro de Droit et Liberté. Dans cet article même, d'ailleurs, je confessais mon « embarras » : le problème soulevé par Memmi est en soi, et pour l'ensemble des hommes, de première importance ; il intéresse les juifs au premier chef, et pour moi en particulier, il est essentiel. J'ai cru m'en tirer en ne livrant au public que les têtes de chapitre de ma réflexion. Je m'aperçois que, l'obscurité s'ajoutant à l'abrégement, une espèce de condamnation violente et sans nuances semble se dégager, qui est fort loin de ma pensée ; du moins, mon article risque d'être compris de la sorte.

Tant pis si l'on m'accuse de me déjuger, ou de me contredire, ou si l'on raille ma maladresse. J'obéis à l'honnêteté.

Je veux d'abord souligner, ce que je n'avais pas fait suffisamment, que Memmi évolue dans la même sphère spirituelle que moi : tout procès que je peux lui faire se situe donc à l'intérieur d'une vision analogue du monde, qui d'ailleurs est celle de tous les antiracistes et de tous les libéraux par toute la terre, quelle que soit leur obédience secondaire. Il est vrai qu'une amère formule pourrait ruiner cet accord : « Seigneur, préservez-moi de mes amis ! »...

En particulier, j'approuve sans réserve le principe même qui a lancé Memmi dans son travail : le besoin absolu d'une vérité avec laquelle on ne transige pas. Peu importe si l'on se trompe en chemin : la quête de la vérité ne va pas sans la reconnaissance du droit à l'erreur. Ce qui importe en revanche, c'est qu'on n'essaie pas de ruser avec ce que l'on croit vrai ; et surtout, qu'on ne subordonne jamais la recherche de la vérité à quelque utilité ou efficacité (ou prudence) que ce soit. Ce qui demeure caché dans l'ombre tend à pourrir et empoisonner tout l'être. Tout autant que Memmi, je crois à la médication par la lumière ; ou en tout cas dans la lumière. Ceux qui me font l'honneur de connaître ma pensée savent que je ne cesse de le répéter : l'antisémitisme en particulier et le racisme en général sont des produits de l'ombre. La lumière seule, entendez la raison claire — par opposition aux puissances troubles, obscures, viscérales de l'être, et notamment de l'être physique (pas par hasard que le racisme parle de « sang » et verse le sang), la raison seule donc, courageusement appliquée, est capable de guérir ; de guérir non par le raisonnement (un raciste qui consent à raisonner est un raciste qui commence à s'éclaircir, — c'est bien le mot !), mais par l'évaporation des fantômes. Je disais dans mon premier article que la question juive n'existe pas : j'entendais qu'elle est un fantôme de l'ombre, et qu'on n'a jamais vu un fantôme au soleil.

La première tâche de l'antiraciste, chaque fois qu'il aperçoit un nœud d'ombre, est donc d'y aller voir. Memmi a voulu aller voir : mon principal tort a été de ne l'en point féliciter tout de suite. Sans doute cela allait-il de soi dans mon esprit.

POURTANT, en dépit de mon accord intellectuel avec les intentions de Memmi et ses principes, je suis obligé de maintenir le mot de « révolte » que j'écrivais la dernière fois. Pourquoi ? C'est ici que les choses deviennent difficiles à expliquer. Je suis pourtant contraint à l'ellipse, faute de place. Il me faudrait un livre entier.

Je disais en substance que présenter le juif « dans l'absolu » engage dans la voie du racisme ; et je semblais laisser entendre que tel était le mouvement de Memmi. Divisons les choses pour clarifier.

Memmi ne considère certes pas le juif comme un absolu, puisqu'au contraire il désigne, comme produit par l'environnement historique et géographique, le portrait qu'il trace de lui. Mais il reste attaché par sentiment à la communauté juive en tant que communauté. En d'autres termes, non seulement il décrit les « différences » existantes entre juifs et non-juifs, mais il est enclin à maintenir la différence — par sentiment, je le répète. Que ce sentiment soit respectable est un autre affaire. Je me sers en ce moment de ma seule raison pour affirmer avec la plus extrême énergie, avec la quasi-certitude d'être dans le vrai, qu'une communauté qui ne se fonde ni sur la frontière religieuse, ni sur la frontière nationale est nécessairement portée à se retrancher derrière la frontière de la race, c'est-à-dire à condamner par principe le mariage mixte.

Je rappelle à ce propos que l'évolution biologique est « buissonnante » et « divergente », c'est-à-dire que les races sont constamment à l'état de sollicitation devant nous (et non dans notre passé), que toute ségrégation s'inscrit donc dans la ligne de l'évolution biologique naturelle, et que le progrès humain consiste justement à faire appel à la morale pour contrecarrer ce penchant naturel. Nous sommes là au nœud le plus central de notre condition, appelés comme membres d'une communauté à la maintenir et par conséquent à la séparer des autres, mais comme individus à revendiquer notre liberté au nom de cette morale même qui fonde véritablement, comme je le disais à l'instant, le progrès humain.

Et bien sûr, étant à la fois l'un et l'autre, chacun d'entre nous tend à trouver son équilibre propre. L'essentiel à mes yeux est que l'emporte néanmoins le désir individuel d'union, que marque si bien la raison universelle, sur la rétraction naturelle que nous impose notre appartenance à notre communauté à travers nos entailles, c'est-à-dire notre affectivité. C'est ce type-là d'équilibre qui, d'ailleurs, me paraît définir l'esprit de gauche.

Mon exact reproche à Memmi, c'est de trop céder à son affectivité. Ecorché comme nous le sommes tous, il dépend davantage de sa douleur et de la nostalgie communautaire que de ce que lui dicte sa raison.

Allons, pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Agar et les Eaux Mêlées traitent le même sujet ; leurs auteurs ont même opinion sur le fond du problème. Mais Agar finit mal, et les Eaux Mêlées bien.

Tout, je crois, s'explique ainsi.

Une visite à Jules ISAAC

EN automne 1962, le pape Jean XXIII^e réunira un concile pour l'unité des églises chrétiennes. A l'occasion d'une assemblée au caractère purement religieux, fallait-il soulever le problème de l'antisémitisme ? Je suis allée poser la question à l'historien, M. Jules Isaac qui par la plume et par la parole, lutte depuis vingt ans pour extirper de l'enseignement chrétien ses racines antisémites. Aixois d'adoption comme moi, M. Isaac habite sur une hauteur dominant la ville au fond d'un jardin vert et fleuri. Alité, il a consenti à recevoir une envoyée du M.R.A.P. Il a 85 ans et plus de vitalité que bien des jeunes gens. De ses oreillers, il braque un regard vif et dominateur sur une mer de papiers. Son visage est frais et ses joues sont roses. Tout à la fois l'air d'un intellectuel et d'un paysan normand. Son regard aigu fouille le mien :

— Que voulez-vous savoir ?

— Ce que vous pensez de l'intervention des organisations juives au concile. On m'a plusieurs fois demandé : « Qu'y viennent faire les juifs puisqu'ils nient la divinité du Christ ? » Les grands problèmes agités seront, me semble-t-il, religieux et non raciaux ?

Il se redresse fougueusement :

— En matière d'antisémitisme, tout se tient, race et religion. Les juifs ont été persécutés au nom d'un christianisme postérieur à la vie et à l'enseignement de Jésus. Le fossé s'est creusé à partir du tiers du premier siècle. Auparavant, le christianisme apparaissait comme une religion judéo-chrétienne.

— Pourtant l'antisémitisme n'a pas que des racines chrétiennes.

Il me sourit d'un sourire un peu moqueur, et me signale que je n'ai pas attentivement lu son œuvre. Depuis bientôt deux mille ans, on enseigne aux petits chrétiens que les juifs sont un peuple déicide, réprouvé et maudit par le Seigneur lui-même. Or qui condamna Jésus à mort sinon le procureur romain Pilate ? Qui le livra ? Peut-être certains membres du Sanhédrin, oligarchie sacerdotale et laïque asservie à Rome est détestée du peuple juif.

— Deux millénaires d'un enseignement du mépris ont profondément marqué les agnostiques eux-mêmes, élevés dans la civilisation chrétienne. Des idéologies aussi antichrétiennes que le racisme nazi exploitent la vieille hostilité chrétienne contre les juifs. Toutes les interventions — écrits, colloques judéo-chrétiens, démarches auprès des autorités religieuses — sont donc utiles. Je l'ai répété dans mon œuvre : toute lutte efficace contre l'antisémitisme passe par une réforme de l'enseignement chrétien.

De cette lutte, M. Isaac a été l'un des propagandistes les plus actifs. Je l'interroge sur un épisode qui eut un grand retentissement : le congrès international de Seelisberg réuni en 1947 qui s'entendit sur un programme de réforme de

l'enseignement chrétien, connu sous le nom des Dix Points de Seelisberg.

— Ces Dix Points, je suis allé les porter au pape Pie XII, sans résultats, dit Isaac.

Mais cet esprit combattif ne s'est pas découragé pour autant. C'est l'homme de sa cause ; il la vit comme un mystique sa foi. Sa femme et sa fille sont mortes en déportation.

— Il s'agit d'un travail de longue haleine au sein des esprits. Bien des prêtres et des religieux se sont ralliés à mon point de vue. A Seelisberg, j'ai converti le père Démann.

Le mot converti claque sec. Oui, M. Isaac est bien un apôtre.

Sa rencontre avec le Père Démann, religieux de la congrégation de Notre-Dame de Sion qui groupe beaucoup de juifs devenus catholiques, fut pour lui

par

Nicole de BOISANGER

une joie et l'origine d'une grande amitié. Dans une brochure récente, le père appelle les juifs ses : « Frères Séparés ». Depuis 1948, il dirige les Cahiers Sioniens, destinés à rapprocher judaïsme et christianisme.

— C'est Mgr de Provençères qui a préfacé l'ouvrage du père Démann, « LA CATECHÈSE ET LE PEUPLE DE LA BIBLE ». En 1960, on voit pour la première fois dans l'histoire de l'Église (du moins dans cet esprit) — je cite mon ami Démann — un évêque, le cardinal Liénart, consacrer son mandement de Carême à « La conscience chrétienne et la question juive ».

J'en reviens au concile que son feu, sa foi m'avaient fait oublier.

— Je suis retourné à Rome en 1960, me dit-il. J'y ai vu Jean XXIII et le cardinal Bea qui dirige le secrétariat du concile. J'avais apporté un mémoire et des documents.

— N'y a-t-il pas eu un ou plusieurs mémoranda adressés par les représentants d'organisations juives ?

— Oui, bien sûr. En avez-vous lu et qu'en pensez-vous ?

— J'ai vu un texte récent qui émanait du Congrès Juif Mondial et d'autres organismes représentatifs. Il est récemment parvenu au Vatican.

Les Dix Points de Seelisberg posaient clairement les bases d'une réforme qui s'impose : rappeler que Jésus était de mère juive, que ses apôtres et ses premiers martyrs le furent aussi, que le premier précepte de la doctrine chrétienne, c'est l'amour de Dieu et du Prochain, sans qu'il y ait un Prochain spécial, différent, quoi de plus évident !

Hélas, après des considérations sur les Droits de l'Homme et du juif, homme comme les autres, le memorandum en question escamote en trois lignes assez obscures la réforme du catéchisme et des textes liturgiques pour faire longuement l'éloge du Souverain Pontife.

— Un texte médiocre, dit Isaac. Peu importe. L'important, c'est d'entretenir des rapports constants et personnels avec le Vatican.

— Espérez-vous que le concile apportera des résultats importants à votre action ?

Il rit :

— Vous n'avez aucune patience. Au concile, une sous-commission officielle étudie les problèmes juifs. Elle existe.

Comme me l'a dit récemment un évêque, n'y aurait-il qu'un seul résultat, la création de la sous-commission, ce serait déjà considérable. Et puis, des observateurs juifs assisteront aux débats.

— J'aurais préféré une discussion sur les points de Seelisberg.

L'apôtre est aussi un homme de bon sens.

— A Seelisberg, il y avait aussi des protestants. N'oubliez pas que le concile est convoqué par le chef de l'Église catholique.

Reste un point toujours gênant : l'inévitable confusion entre problèmes raciaux et religieux. Je songe au grand rabbin d'Angleterre, Brodie. Il demandait quel rôle pouvaient bien jouer les juifs dans une assemblée qui tenait pour dogme la divinité du Christ.

— Seuls les résultats comptent, me répond le jeune, toujours plus jeune Isaac.

— Et Israël ? Qu'en pense Israël ?

Israël pense aussi qu'il faut participer à toute manifestation contre l'antisémitisme.

— Lisez, Madame ; lisez beaucoup. Je crois qu'ensuite vous penserez comme moi.

Frêle et vivant comme un esprit sans corps, l'apôtre me contemple du haut de sa foi qui l'a fortifié.

Il baisse le nez sur la mer de papiers qui submerge son lit. M. Isaac commande sa science comme un capitaine son navire. Il traverse ma vie avec son étiquette : un des rares hommes que j'ai entendu parler en connaissance de cause. Mais il relève la tête. Il a encore changé : son expression est rêveuse.

— Vous écrivez des romans. Je vous comprends. J'ai le projet d'une histoire tout à fait imaginaire.

Un témoignage émouvant

(Suite de la page 10)

tend y réagir autrement, l'accusation de mauvaise foi ; lorsqu'il extrapole, non sans quelque naïveté, de lui-même aux autres, et que son « portrait d'un juif » — tout à fait valable à ce titre — devient le portrait du juif.

Mais il y a plus grave : il y a que, s'interrogeant sur les causes de ce rejet, de cet ostracisme, de cette solitude dont il souffre, dont il semble bien avoir souffert plus que juif au monde, il en vient à examiner les raisons par lesquelles l'antisémitisme prétend justifier son « refus du juif », l'accusation multiforme dont sont l'objet sa « figure biologique », sa « figure économique » (c'est, vrai ou supposé, « l'amour juif du gain »), sa figure culturelle, sa figure politique (c'est le thème du « juif apatride », et quelques autres...). Je ne puis entrer dans les détails de cet examen, mais ce qu'il me faut bien constater, c'est que, si ces critiques sont le plus souvent rejetées et réfutées, si Memmi n'a guère de peine à montrer, après bien d'autres, leur outrance, leur défaut de validité générale, ou encore leur caracté-

rière souvent contradictoire (le juif homme d'argent, par exemple, et le juif ferment d'anarchie, de désordre et de révolution), il ne laisse pas cependant de s'en montrer aussi et profondément troublé. Il est significatif que l'expression « tout n'est pas faux dans cette accusation » revienne à maintes reprises sous sa plume. De là l'impression trouble, ambiguë, équivoque que laisse dans l'esprit du lecteur toute cette partie du livre, où l'anticraciste, mais aussi l'antisémitisme peuvent également trouver — ou ne pas trouver — leur compte.

QUE l'on nous entende bien : nous admirons cet effort de lucidité à tout prix. Nous ne reprocherons même pas à Albert Memmi d'avoir, certainement contre son gré, mais cependant en pleine conscience, couru, assumé le risque d'apporter souvent de l'eau au moulin de l'antisémitisme. Si le respect de la vérité l'eût exigé, il faudrait au contraire l'en féliciter et l'en remercier : d'autres juifs éminents — je pense, parmi d'autres, à Freud, que notre auteur cite souvent — nous ont appris à la regarder en face, juste dans ses aspects les plus déplaisants. Seulement, s'agissant d'un problème aussi complexe, et dans la solution duquel la subjectivité a nécessairement une si grande part, que celui de la valeur de l'homme juif, de ses qualités humaines et de ses défauts, qui peut se vanter de posséder la vérité, toute la vérité ? Celle que Memmi croit avoir appréhendée me paraît souvent poussée au noir, qui est la couleur de son tempérament et de son humeur. Mais écoutons-le plutôt nous confesser lui-même, dans un passage bien émouvant de son livre (pp. 60 et 62) que « la manière dont il a vécu l'accusation » lui a littéralement « empoisonné l'âme », en l'amenant à douter, « en face de lui-même, de sa parfaite innocence » !

L'homme juif serait-il donc plus coupable, plus « mauvais » qu'un autre ? Ceci, Memmi ne nous le dit pas, et sans doute ne le pense-t-il pas. Mais il reste qu'une volonté éperdue d'objectivité l'a amené, par crainte des illusions trop flatteuses et trop complaisantes que chacun se fait si aisément sur lui-même, à mettre l'accent sur les ombres plutôt que sur les lumières et qu'il faut attendre la toute dernière partie du livre — et la plus brève — pour qu'apparaissent enfin aussi, mais si mal préparées, la grandeur du peuple juif, de son héritage culturel et de son destin, et quant à son avenir, une lueur d'espérance au bout du tunnel.

En bref, il y a chez Albert Memmi beaucoup de masochisme ; mais pourquoi insister, puisqu'il est le premier, avec la

franchise et l'intrépidité intellectuelle qui lui sont habituelles, à le reconnaître ? Que l'on ne cherche donc pas dans son livre tout ce qu'il a cru, il est vrai, y mettre : un « portrait » complet, juste et équilibré du juif ! Mais qu'on y trouve un témoignage, singulièrement beau et profond, de ce que peut être chez un juif le drame éternel de la conscience malheureuse ! Ce témoignage, nous savons bien que la passion s'en emparera, le déformera et l'exploitera ; mais peu importe ! Accueillons-le plutôt avec le respect et la gratitude que mérite son exceptionnelle authenticité !

M.-A. BLOCH.

Ce qu'en dit l'auteur

(SUITE DE LA PAGE 10.)

— Oui, pour des raisons qui viennent de l'extérieur, c'est-à-dire des idées que les autres se font de lui, et pour des raisons qui tiennent à lui, à son héritage culturel, entre autres, que sa ségrégation a justement contribué à maintenir.

— Et que vous ne voulez pas lui voir abandonner ?

— Ah ! non. Pourquoi serait-il le seul à devoir renoncer à lui-même ? Tenez, par exemple, il est certain que le juif n'est pas différent biologiquement ; il n'y a pas de type juif, ni physique ni intellectuel. Mais, comme il est le plus souvent « une personne déplacée » au sein des autres peuples, il apparaît physiquement différent. D'où le mythe. Il n'y a pas à nier cette différence ni toutes les autres. Il faut en prendre conscience, l'accepter. C'est le premier pas à accomplir si l'on veut échapper au malheur d'être juif.

— Vous ne concevez pas ce malheur comme éternel ?

— Bien au contraire, puisque je montre que ce sont des conditions socio-historiques — donc modifiables — qui le créent et non point des impératifs théologiques. Mon livre est une protestation contre la métaphysique de la question juive. En l'écrivant j'ai aspiré à me guérir et à guérir en même temps mes congénères. Les autres aussi.

L'EXPRESS

vous offre :

- ses pages politiques
- sa partie magazine
- les meilleures critiques littéraires, cinématographiques et théâtrales
- ses reportages et ses enquêtes
- les pages féminines de « Mme EXPRESS »

BULLETIN D'ABONNEMENT

(à renvoyer à « L'EXPRESS », 29, rue de Marignan, Paris-8^e)

M.

Profession :

adresse :

désire souscrire un abonnement à « L'EXPRESS » au prix de

France et Communauté : 60 NF
Etudiants, militaires : 40 NF
Etranger : 70 NF (Etudiants : 50 NF)



Des enfants et la guerre

Le Comité Maurice Audin, qui continue de mener une courageuse campagne contre la torture et pour le respect de la dignité humaine, présentait le mois dernier quatre films qui avaient en commun le dessein de dénoncer les guerres d'oppression raciales et coloniales dans ce qu'elles ont de plus odieux : la persécution des enfants.

Les deux premiers films s'intitulent : « J'ai huit ans » et « Les papillons ne volent pas ici », et leurs auteurs sont très différents par leurs origines nationales, puisque les uns sont Français et les autres Tchécoslovaques. Mais ils procèdent du même esprit pour exprimer la pensée d'une enfance martyre : ils utilisent les dessins d'enfants, témoignages douloureux et naïfs d'une certaine actualité. Les premiers sont des enfants algériens, orphelins, fuyant leurs mechtas dévastées ; les seconds des enfants juifs tchécoslovaques,

Avez-vous

vos Bons de Soutien ?

Voici ce que vous pouvez gagner avec 1 NF...

Les Bons de Soutien 1962, édités récemment par le M.R.A.P. donnent le droit aux souscripteurs de participer à un tirage qui permet la distribution de nombreux lots.

Cette année les lots sont particulièrement importants. En voici un aperçu :

- **UNE CAMERA** Bell Howell et **UN PROJECTEUR** Zeiss-Ikon (valeur : 2.400 NF).
- **PLUSIEURS GRANDS VOYAGES** :
 - En Afrique Noire ;
 - En Israël ;
 - En Tchécoslovaquie.
- **UN TELEVISEUR SCHNEIDER.**
- **UN COLLIER DE PERLES** (avec fermoir et brillants).
- **UN COMBINE** radio-électrophone.
- **DES BONS D'ACHAT** au Marché Saint-Pierre et aux Galeries Lafayette.
- **UN COSTUME** sur mesures.
- **UN TRAIN DE PNEUS** pour « Dauphine ».
- **UN CANOT PNEUMATIQUE.** Etc., etc.

Au total, plus de cinq cents cadeaux qui sont à votre portée... que vous pouvez gagner — tout en apportant votre contribution si nécessaire à la lutte antiraciste poursuivie par le M.R.A.P.

Demandez-nous d'urgence des Bons de Soutien pour vous... et pour vos amis.

Le carnet de 10 Bons : 10 NF.

(Adresser les commandes au M.R.A.P., 30, rue des Jeûneurs, Paris-2^e. C.C.P. : « Droit et Liberté », 6070-98 Paris).

HAUSSMANN-RAINCOAT

Direction Marc SCHAFIER
14, bd Haussmann — PARIS-9^e
(Métro Richelieu-Drouot)

GRAND CHOIX
MANTEAUX - PARDESSUS
IMPERS

Popeline - Tergal
Hommes et Dames

COSTUMES D'ETE
IMPORTANTE VARIETE DE TISSUS
POUR COMPLETS A VOS MESURES
PRIX TRES ETUDIES

10 % de remise sur prix marqués
sur présentation de la carte du
M.R.A.P.

Du Tibesti au pays Boshiman

Le Cercle France-Afrique présentait, l'autre soir, au Musée de l'Homme, trois films consacrés à différents aspects de la vie et de la culture africaines.

immolés dans la nuit concentrationnaire de Terézin, sur l'autel du racisme le plus bestial que notre époque ait connu.

Les dessins des petits Algériens, âgés de huit à douze ans, reflètent durement l'horreur qu'ils ont vécue. Attaques de villages au rockett et au napalm, mort des parents, enlèvement des frères ; des taches de sang ponctuent les dessins, sous un feu d'artifice de balles traçantes. Ils montrent aussi leur fuite vers une terre de paix, à travers les barbelés de la ligne Morice, derrière lesquels ils trouvent une terre que laboure un fellah et qu'illumine un joyeux soleil, immense et démesuré comme leur soif de vivre.

Le même soleil inonde les dessins des enfants de Terézin. Malheureusement, ils ne furent que cinq cents, sur quinze mille à le retrouver. Ces enfants ne connaissent rien de la guerre, aussi n'expriment-ils que le regret du temps passé : la belle vie libre, qu'ils entrevoyaient à travers les grillages du camp, et d'interminables chemins conduisant à la maison où, naguère, ils vivaient heureux. Parfois des monstres hideux, s'attaquant à des princesses parées de mille feux, apparaissent, traduisant l'angoisse et la terreur qui les enveloppaient et les meurtrisaient.

Les deux autres films, réalisés par des Algériens, sous la forme de films d'amateurs, sont l'amorce d'un futur cinéma algérien, marqué par la longue lutte pour l'indépendance. « Yasmina » est un récit vécu par une jeune fille algérienne, accompagnée de sa mère et de ses frères, pendant leur existence dans un centre d'hébergement tunisien, en attendant la possibilité de regagner et de reconstruire leur douar.

« La Voix du Peuple » a pour héros les combattants de l'A.L.N. La présentation des soldats, de leurs rapports entre eux et avec leurs chefs insiste sur le côté populaire et fraternel de cette armée souferraine, qui pendant la dure vie du maquisard, pense déjà à l'avenir. Le récit se déroule avec une croissante intensité, jusqu'au combat final dans le bled, ponctué par les manifestations de la Casbah, montrant qu'il s'agit là de la lutte de tout un peuple.

« Tibesti secret » a été réalisé par Max-Yves Brandily. C'est un film ethnographique retraçant la vie d'une peuplade nomade de cette contrée désertique : les Tedas. Dans un paysage lunaire de sable et de pierres noires parsemées rarement d'épines et de quelques palmiers blottis au creux d'un ravin, à proximité d'une mare, vivent frustement, les représentants de ces peuplades sahariennes qui frappent par la majesté et la fierté de leurs attitudes. Drapées de noir, parfois d'or et d'incarnat, les femmes vaquent lentement aux soins ménagers. La vannerie, la fabrication de bâts pour les chameaux, l'attente infinie de l'eau, source de vie au plein sens du terme, constituent les occupations essentielles des Tedas. La cueillette des dattes apporte le remue-ménage annuel qui seul perturbe l'uniformité de leur existence. Le soir, une musique insinuante enroule ses arabesques autour des cases, faites de feuilles et de tiges de palmiers...

Jean Rouch a réalisé un court-métrage pour la T.V. sur la représentation des Ballets du Niger, au Théâtre des Nations. Il nous fut présenté. Les danses sont belles et montrent la diversité des traditions nigériennes. Les gros-plans qu'affectionnent les réalisateurs de télévision, favorisent la compréhension de pas parfois très complexes, rythmés par des « tambours » d'une vélocité extraordinaire.

Enfin, Yona Friedman nous offre « Celui qui ne regarde pas en arrière », légende africaine, animée par le talentueux crayon de Denise Chauvein. Une série de contes à épisodes multiples, tels que seuls les Africains savent nous les narrer et que Blaise Cendrars sut si parfaitement nous transmettre, relate l'histoire de la naissance et de la disparition des Gabouloukous.

Les péripéties innombrables de cette fresque brassent avec humour un monde à la fois merveilleux et très réaliste, en un mot, délicieusement poétique. Les personnages sont stylisés en un graphisme qui retrouve les contours des gravures et sculptures africaines. Tous masqués comme les danseurs boshimans, chez lesquels sont nées ces légendes, les êtres évoluent sur un rythme saccadé, imprimé

C'est une tapisserie de Bayeux animée racontant une chanson de geste africaine.

On ne peut que souhaiter vivement la programmation de ce film dans le circuit commercial.

MONTE-CARLO v.o.

52, Champs-Élysées PARIS

LE FILM
LE PLUS APPLAUDI
AU FESTIVAL
DE CANNES

Le monde comique de HAROLD LLOYD

Prod. Harold Lloyd
Prod. Ass. Jack Murphy
Mus. de Wolter Scharf
Columbia

Lisez la nouvelle revue du cinéma : L'ECRAN

★
AU SOMMAIRE

du numéro 1 :

Ce que vous devez
savoir sur les deux films
antiracistes :

« COME BACK
AFRICA »

« WEST SIDE
STORY »

LE NUMERO : 2,50 NF
5 NUMEROS : 11 NF

NOM

Adresse

Ci-joint

Bon à découper

Correspondance et règlement
à : Sté Cinéma Studio 43,
43, rue du Fg Montmartre,
Paris-9^e. Tél. PRO. 63-40.
C.C.P. 3673-06.

LES ARTS par CHIL ARONSON

À la Galerie Louise Leiris, nous avons vu 27 peintures et 60 dessins de Pablo Picasso. Jointes aux 78 autres dessins réunis en même temps à la Galerie du Passer, ils seront reproduits dans une monographie des « Editions du Cercle d'Art », sous le titre « Les déjeuners de Picasso ».

Il est évident que pour cette nouvelle œuvre admirable, Picasso a pris pour thème le chef-d'œuvre de Manet « Le déjeuner sur l'herbe », actuellement au Musée de l'Impressionnisme.

On se rappelle la précédente exposition à la Galerie Louise Leiris, consacrée à la série de tableaux et dessins de Picasso, sous le titre « Les Menines », suggéré par le chef-d'œuvre de Velasquez au Musée de Prado. L'on trouve souvent dans l'œuvre de Picasso, et surtout dans ses dessins, des reminiscences de l'art des temps passés : l'art préhistorique d'Altamira, les arts primitifs, l'art classique grec, l'art ibérique, le dessin baroque de Rubens et le classicisme de Poussin, Cranach et Velasquez. Et voilà que Picasso entame un dialogue avec les maîtres du XIX^e siècle : Delacroix, Ingres, Courbet, Manet. Mais ces reminiscences servent à Picasso seulement comme tremplin, pour créer une œuvre entièrement de son invention personnelle, originale.

Pour son chef-d'œuvre « Le déjeuner sur l'herbe », Manet avait pris le thème du fameux tableau de Giorgione « Le concert champêtre », du Musée du Louvre. Mais au romantisme de Giorgione, Manet substitua son réalisme lumineux, un paysage ensoleillé qui annonce le plein air. Et cela révolta la bourgeoisie pudibonde et conventionnelle de 1862 contre cette œuvre capitale de Manet.

Mais Picasso a pris du chef-d'œuvre de Manet le thème seul de la composition ; de tous les autres éléments du tableau il ne reste nulle trace chez Picasso. Ses personnages n'ont rien de commun avec ceux de Manet : par leur déformation essentielle, les personnages de Manet deviennent absolument picassiens. Picasso transfigure la réalité de Manet en vision surréaliste.

LE DÉJEUNER SUR L'HERBE de PICASSO

Le véhicule de cette vision est toujours le prodigieux dessin inventif et austère, ce dessin où se confondent le tragique, le cauchemar, la métaphore, le sarcasme, l'obsession érotique, le concret du songe. Le trait, la ligne est toujours l'idée initiale de sa peinture.

Il y a dans la peinture de Picasso une charpente, une structure cachée. Ainsi l'imagination créatrice de l'artiste puise aux deux sources : la vie mouvementée ambiante et les œuvres d'art du passé. La dextérité manuelle de Picasso n'entrave pas son élan vers les nouvelles conquêtes créatrices.

Dans la peinture exposée, prédomine le vert lumineux, le blanc de zinc avec les complémentaires de bleu, de noir, d'ocre brun des arbres d'une forme schématique. La limpidité et l'éclat de la matière sont d'une séduction fascinante. C'est peut-être pour la première fois que le paysage de

Picasso chante avec une telle clarté et une telle allégresse. On pense devant ces tableaux aux « Baigneuses » de Cézanne et sans doute Picasso a-t-il interrogé les grandes compositions du maître d'Aix-en-Provence. Pourtant, dans son tableau « Le déjeuner sur l'herbe », Picasso affirme puissamment sa personnalité, comme dans les meilleures de ses œuvres.

Il paraît que, à part ces 27 tableaux et 138 dessins exposés, Picasso a créé entre 1960 et 1961, sur le même thème, vingt autres toiles et de nombreux dessins.

En dépit de son âge, Picasso fait la preuve d'un labeur juvénile, d'une spontanéité, d'une verve créatrice qui forcent l'admiration du monde des arts.

Mais cette œuvre est empreinte d'un profond humanisme et, à la fois, d'un appel à la vie, au seuil de la nature resplendissante. Fidèle à lui-même, Picasso exprime ainsi les aspirations les plus humaines de notre temps.

Les aquarelles de TERESCHKOVITCH

LES 21 aquarelles de Tereschkovitch, exposées actuellement à la Galerie Petridès, doivent servir aux lithographies colorées qui illustreront le livre de François Petri « Les princes du sang ».

Tereschkovitch atteste ici des rares qualités coloristes que nous avons appréciées dans sa peinture à l'huile.

La peinture à l'huile permet des empâtements successifs, des retouches multipliées, des teintes superposées. L'aquarelle demande une exécution rapide, une touche légère, preste, comme d'un seul jet. Dans cet esprit, Tereschkovitch pratique son aquarelle et nous séduit par un subtil jeu de blanc et de teintes, par sa touche fine et preste. Je suppose qu'il n'est pas étranger aux aquarelles de Paul Signac et de Jongkind. Cependant, Tereschkovitch affirme dans ses aquarelles une écriture très personnelle, une distinction et une élégance supérieures.

Depuis des années, Tereschkovitch manifeste un penchant pour les courses de chevaux. La foule, les jockeys, les turfistes, les propriétaires d'écuries lui sont familiers et il les observe d'un œil aigu et amusé. Mais ces scènes bien connues, il

les transpose dans un climat enchanté de fête, de joie, d'allégresse, au moyen de jeux de touches scintillantes et fines d'une rare saveur.

Pour cet artiste, la peinture doit être une fête de la couleur, comme le voulait Eugène Delacroix. Telle nous apparaît l'aquarelle de Tereschkovitch. Pour lui, le dessin est le véhicule de son aquarelle. Le dessin cursif, aigu de ses chevaux en plein élan, d'une nervosité solide, avec quel éclat la couleur rend-elle la peau luisante des bêtes !

Là, il convient de louer surtout la luminosité vibrante, fulgurante de la couleur qui crée l'espace de rêve, dans un halo poétique. Les galop des chevaux dans l'air transparent devient une féerie, proche des miniatures persanes.

Cette exposition place Tereschkovitch parmi les maîtres de l'aquarelle contemporaine. Les amateurs de la belle aquarelle trouveront ici la raison d'un haute délectation.

(Galerie Petridès, 53, rue La Boétie, Paris-8^e).

Le Prix de la Fraternité

ROBERT MERLE est le sixième lauréat du Prix de la Fraternité, fondé en 1955 à la suite d'une décision adoptée à la Journée Nationale contre le racisme, l'antisémitisme et pour la Paix.

La décision du Jury, rendue publique le 12 juin, est ainsi rédigée :

Le Prix de la Fraternité est décerné à M. Robert Merle pour son roman « L'ILE ».

Avec un grand talent et sous une forme particulièrement heureuse, cet écrivain a su, à travers un récit des plus attachants, faire apparaître les fondements sordides du racisme et la nocivité des haines qu'il engendre ; il souligne de façon convaincante le devoir de s'opposer à ce fléau, pour assurer à toute société une existence véritablement humaine.

Cette œuvre qualifiait d'autant plus son auteur pour l'attribution du Prix, qu'elle est publiée après d'autres ouvrages tels que : « Week-End à Zuydecoote » et « La mort est mon métier », exprimant dans un contexte différent, les mêmes sentiments généreux.

☆

Bien d'autres ouvrages qui méritaient également d'être récompensés, ont été examinés. A tout le moins, dans d'autres domaines culturels, le jury tient à mentionner :

— Un film : « L'ENCLOS », d'Armand Gatti, qui évoque avec une profonde vérité, l'enfer des camps nazis, et exalte en des images bouleversantes, la solidarité de tous les hommes face à la barbarie déchaînée.

— Des albums : la très belle collection « Enfants du Monde » (Edi-

Une histoire d'idiot

(SUITE DE LA PAGE 14.)

ressort de l'enquête que tout le village a été trompé, mystifié par un Juif idiot — mais tout le monde sait qu'un Juif, même idiot, est plus rusé, plus malin, plus satanique que les plus rusés des Aryens français. Légèreté française ! Pourriture française ! Maintenant, l'Oberscharführer W... est seul dans son bureau, avec Fritz. Il pense. Fritz, qui est l'homme à tout faire, secrétaire, mouchard, confident, je ne sais pas trop quoi encore, demande :

— Allons-nous fusiller le Juif, mon Oberscharführer ?

Le chef gronde

— Tu es fou ? L'honneur à un Juif d'être fusillé ? Un peloton de SS pour fusiller un Juif (il crache par terre). Non. Nous allons le donner aux gendarmes français et l'envoyer à la ville pour le prochain train des Juifs... Va voir dans quel état il est !

Fritz revient cinq minutes après.

— Le Juif est réveillé, mon Oberscharführer. Il répète : « Je suis Cohen. » Je l'ai examiné.

Fritz se tait.

— Eh bien ?

Fritz claque des talons.

— Il n'est pas circoncis, mon Oberscharführer.

— Aie aie aie aie aie, fait le chef désolé. Pas de papiers, et pas circoncis ? l'administration est quelquefois si bête, tu sais !

— Mais le Juif répète : « Je suis Cohen », mon Oberscharführer ! Nous pourrions faire les papiers ?

— Avec quels renseignements Fritz ? Quels détails ?

— Approximatifs, mon Oberscharführer. Il est idiot.

Le chef secoue la tête.

— Je ne peux pas faire ça, Fritz. Je ne peux pas le laisser partir ainsi. (Il pense de nouveau, et puis son regard s'allume. Il se lève, donne une petite tape sur l'étui de son revolver). Je crois que je ne vais pas le laisser partir du tout, Fritz.

— Certainement, mon Oberscharführer. — Son absence là-bas ne se fera pas remarquer, tu sais ! Il y a maintenant déjà assez d'idiot en Allemagne !

Ils s'esclaffent ensemble, s'arrêtent soudain, échantent un coup d'œil terrifié, disent rapidement « Heil Hitler ! ». Fritz plonge dans sa machine à écrire. Et l'Oberscharführer W... annonce :

— Je descends.

tions Fernand Nathan), qui constitue à l'intention des jeunes enfants, un remarquable instrument d'éducation à la fraternité humaine.

☆

L'objet du Prix de la Fraternité est, rappelons-le, de « couronner chaque année l'œuvre ou la réalisation française, dans les domaines littéraire, artistique (théâtre, cinéma, peinture, etc...), scientifique ou philosophique, qui aura le mieux contribué à servir ou exalter l'idéal d'égalité et de fraternité entre les hommes sans aucune distinction d'origine, de race ou de religion ».

Les décisions du Jury sont prises à la majorité absolue.

☆

Comme les années précédentes, le Prix de la Fraternité sera remis solennellement au lauréat au cours d'une réception en présence du Jury et de nombreuses personnalités représentant tous les courants de la vie artistique et sociale.

Nous rendrons compte de cette réception (qui est fixée au 28 juin) dans notre prochain numéro.

de lectures ★ notes de lectures ★ notes de

★ **LES INCAS**, par Alfred METRAUX (Editions du Seuil).

Une civilisation fascinante s'effondra en quelques heures, le 16 novembre 1532 quand le conquérant Francisco Pizarro s'empara de l'Empire des Incas, brisant sa puissance fantastique. On a beaucoup écrit sur les Incas et la littérature abondante d'auteurs à l'imagination fertile installa plusieurs légendes et pas mal de mythes autour du « mystère inca ». Il fallut que l'archéologie vint mettre les choses au point, prouvant toutefois que les songes des écrivains ne voguaient pas loin de la réalité, lorsqu'ils évoquaient la somptueuse richesse d'une civilisation raffinée.

M. Alfred Métraux, dans son livre, fait le point sur ce que l'on connaît aujourd'hui de cet empire, après que des fouilles eurent mis à jour de nombreux secrets concernant les aspects ethniques, sociaux et artistiques fort complexes de cette civilisation.

Les Incas étaient d'habiles cultivateurs : ils tirèrent du Pérou plus d'espèces végétales que l'homme n'en cultiva dans n'importe quelle partie du monde. On leur doit même la pomme de terre. L'élevage y était également pratiqué de façon intensive.

Une autre preuve de haute civilisation réside dans la qualité des routes qui traversaient leur empire et qui étonnèrent les Espagnols. La religion mêlée de fétichisme et d'animisme était basée sur le culte du soleil.

L'organisation sociale était liée en partie à cette religion : les terres étaient partagées en trois secteurs. L'un, consacré au Dieu Soleil, servait à l'entretien du clergé, le second était réservé au roi et le troisième aux paysans. Les Incas avaient souvent recours aux travaux collectifs et même, pour consolider leur empire, à des transferts de population.

M. Métraux évoque la vie des Incas après la conquête, les brutalités de la soldatesque de Pizarro et les révoltes indiennes, ainsi que les conséquences de la noble insurrection de Bolivar, qui dérangèrent fâcheusement l'économie, en faisant perdre aux communautés indigènes leur personnalité juridique. Leurs terres, morcelées, furent accaparées par les blancs. Mais dans ce pays, où les Indiens représentent la moitié de la population, il n'est pas impossible qu'ait lieu une renaissance des Incas, grâce à la place prépondérante que leurs fils peuvent prendre, notamment grâce au développement de l'instruction.

S. L.

★ **TON NOM EN LETTRES BLANCHES**, par Franz DE GEETERE (Del Duca).

« Ton nom en lettres blanches » de Franz De Geetere relève d'un certain romantisme libertaire dont la sincérité est très attachante.

C'est ce qu'il est convenu d'appeler un roman d'amour, d'amour fou même, ce-

LE JURY

Mme Marcelle AUCLAIR ; MM. Robert ATTULY, conseiller honoraire à la Cour de Cassation ; Georges BESSON, René CLOZIER, inspecteur général de l'Enseignement ; Louis DAQUIN, Alioune DIOP, Jacques FONLUPT-ESPERABER, conseiller d'Etat honoraire ; Max-Pol FOUCHET, Jean-Paul LE CHANOIS, Léon LYON-CAEN, premier président honoraire de la Cour de Cassation, président d'honneur du M.R.A.P. ; Jacques MADAULE, Louis MARTIN-CHAUFFIER, François MAURIAC, de l'Académie Française, Prix Nobel ; André MAUROIS, de l'Académie Française ; Charles PALANT, secrétaire général du M.R.A.P. ; Pierre PARAF, président du M.R.A.P. ; Claude ROY, Georges SADOUL, Dr Jacques-Emile ZOLA.

LES PRECEDENTS LAUREATS

- Le metteur en scène Christian JAQUE, pour la réalisation du film « Si tous les gars du monde ».
- Elsa TRIOLET, pour son roman « Le rendez-vous des étrangers » et Gabrielle GILDAS-ANDREIEWSKI, pour son roman « Pas de cheval pour Hamida ». Mention spéciale à Claude VERMOREL, pour son film « La plus belle des vies ».
- Marguerite JAMOIS, Pascale AUDRET et Georges NEVEUX pour la réalisation théâtrale du « Journal d'Anne Frank ».
- Mention spéciale à Roger PIGAUT, pour son film « Le Cerf-volant du bout du monde ».
- Hommage à Edmond FLEG, pour l'ensemble de son œuvre.
- Jules ISSAC, pour l'ensemble de son œuvre, et plus spécialement « Genèse de l'antisémitisme » et « Jésus et Israël ».
- Mentions spéciales : « Roméo et Juliette et les ténèbres », de Jean OTCHENACHEK, traduit du tchèque par François KEREL ; « Les passagers du Sidi-Brahim », de Jacques LANZMANN ; « Ballade de Little Rock », de Dora TEITELBAUM, traduit du yiddish par Charles DOBZYNSKI.
- Jules ROY, pour son livre « La guerre d'Algérie ».
- Mentions spéciales : « Le racisme devant la Science » édité sous le patronage de l'U.N.E.S.C.O. et le film « Mein Kampf ».

lui qui unit le jeune étudiant des Beaux-Arts Frans Koeremans à une petite vendeuse juive, Rachel, rencontrée par hasard devant un cinéma bruxellois en 1913. Pour rejoindre Rachel, Frans fuit sa famille dont le pesant puritanisme et la bigoterie l'étouffent. Recherchés par les gendarmes belges, Frans et Rachel trouvent un refuge précaire au sein de cette bohème anarchiste qui cultive face à toutes les polices et à toutes les églises, un idéal de liberté et de fraternité, un peu simpliste peut-être, mais dont la générosité et la sincérité commandent le respect. Après un séjour misérable en France, considéré alors comme « le pays de la liberté », les deux amants seront séparés par la guerre et, malgré ses efforts, Frans ne reverra plus Rachel qui se suicidera, minée par la maladie et le désespoir.

Dès cet instant, Frans connaît une existence étrange partagée entre sa carrière artistique où il obtient un certain succès, et son amour obsessionnel pour une morte traversé de crises hallucinatoires qui l'amènent au bord de la folie.

Durant la deuxième guerre mondiale, Frans qui passait pour juif et arborait l'étoile jaune « comme une décoration » est arrêté par la Gestapo et disparaît...

Écrit à la première personne, dans un style parfois maladroit mais toujours dru et direct, le livre honnête et pathétique de Franz de Geetere doit beaucoup, me semble-t-il, à la technique du peintre, par son

évoque mélancolique des paysages des Flandres dont la poésie rêveuse nous pénètre peu à peu.

Guy BAUDIN.

Savoir dormir...
c'est
savoir vivre !



EN VENTE dans toutes les bonnes
Maisons de Literie et d'Ameublement et les grands Magasins.

2^e Chaîne assurée

POUR LES TÉLÉSPECTATEURS exigeants !

ARPHONE

1 TÉLÉVISEUR
+ 1 Antenne TV gratuite
+ 1 Table roulante gratuite

LE TOUT 1.000 NF

Payable 50 NF à la commande
Le solde 52 NF par mois
Garantie 5 ANS

Distributeur officiel
toutes marques
mêmes conditions

Documentation Gratuite sur demande

TELEMARQUE

83, FAUBOURG DU TEMPLE, PARIS-10 - Tél. BOTZaris 16-91

UNE HISTOIRE D'IDIOT

LE S.S. Oberscharführer W... s'ennuyait à mourir dans ce village. Il n'y était que depuis quinze jours et, vraiment, il s'y ennuyait à mourir. Une grande et bonne chambre, mais pas d'électricité. Un hôtel où l'on pouvait manger et surtout boire, mais vide, ou bien, le jour du marché, rempli de paysans qui faisaient du bruit, qui riaient entre eux, et qui n'avaient jamais un regard pour un sous-officier SS vainqueur, et pas n'importe quel sous-officier SS ! beau, distingué, cultivé, courageux, héroïque même : un peu plus, et il aurait pu décrocher la croix de fer en Ukraine. Quelle aventure ! C'était la guerre...

Et maintenant, il fallait s'ennuyer à mourir dans ce petit cantonnement français, ce « bourg », comme disaient les indigènes. En allemand, un burg, ça représente quelque chose de noble, de fier, de teutonique. Nouvelle preuve de la mesquinerie française. Grâce à sa haute culture, l'Oberscharführer W... pouvait mesurer philologiquement, scientifique-

Par

Claude AVELINE

ment, l'abîme qui séparait les deux peuples. Pas de café convenable — il ne pouvait quand même pas se commettre dans les débits de boissons, lui qui était en somme le chef ici. Pas de filles assez — vous voyez ce que je veux dire. D'ailleurs les paysannes sentent la vache. Pas de livres, seulement des livres français chez le marchand de journaux ; et l'Oberscharführer W... savait le français, naturellement, mais pas très, très bien, le manque de pratique, n'est-ce pas ? Alors, il s'ennuyait à mourir.

Il y avait dans ce village un idiot, qui était l'idiot du village. Un garçon qui s'appelait Couenne. Qui s'appelait ou qu'on appelait. On lui disait : « Bonjour, face de couenne ! » ou « T'en as une couenne ! » Est-ce que c'était le nom qui provoquait les plaisanteries, ou les plaisanteries qui avaient créé le surnom, il aurait fallu des papiers pour éclaircir le mystère, et Couenne n'avait jamais eu de papiers. On vivait quand même facilement, en France, avant la guerre. Couenne était dans le pays depuis quinze, vingt ans. Il devait avoir dans les trente-cinq ans d'âge. Pour la mentalité, huit ou dix, et encore, en choisissant un gosse pas dégourdi, pas nerveux ! Au début, les gendarmes l'avaient un peu houspillé, il paraît. Il avait même été question de l'envoyer à la ville, pour qu'il s'explique devant un commissaire de police. Couenne s'expliquait ! Et puis, comment et pourquoi peu importe, il était resté. Engagé dans une ferme, pour soigner les bêtes — pas les soigner quand elles étaient malades, ni quand elles étaient difficiles, non : les soigner. Son maître était brave. Parce que, pour le travail, Couenne n'était pas non plus un type très extraordinaire. C'était un lent. Mais les enfants et les bêtes l'aimaient bien. Vous avez remarqué qu'on dit ça de tous les idiots de village ? Il faut croire que les enfants et les bêtes sont comme tout le monde : on aime toujours bien qui est plus bête ou plus enfant que soi.

Quand les cent Fridolins étaient arrivés dans le village avec l'Oberscharführer W... (on avait eu de la chance pendant trois ans on n'en avait pas vu la queue d'un) et qu'ils avaient placardé leurs Avis (vous ferez ça et ça, et puis ça, mais vous ne ferez pas ça ni ça, ni surtout ça), le maire s'était demandé s'il ne devait pas établir des papiers pour Couenne. Dès la deuxième ligne, il était resté la plume en l'air. Quels prénoms écrire ? Et il fallait même souligner le prénom usuel ! Couenne n'avait pas de prénoms, usuels ou inusuels, pas de lieu ni de date de naissance, à peine un signalement et, comme signe distinctif, le néant ! Quant à la photographie, vous imaginez Couenne chez un photographe ? Le maire, avait ri un bon quart d'heure à cette idée, et il avait dit au maître de Couenne :

« Ils ne vont quand même pas embêter les idiots ? »

Le fait est que, lorsque les Boches étaient passés à la ferme pour voir un peu le monde qui s'y trouvait, et qu'ils avaient vu Couenne, et que le maître, en se vissant l'index dans la tempe, leur avait expliqué la chose, ils avaient répondu : « Ia, ia, idiött. » Et le maître, rudement soulagé d'être compris, ou d'avoir compris, avait répondu à son tour : « Voilà ! Idiött ! » Quant à Couenne, chaque fois qu'il entendait dire « idiot », il riait. Alors, il avait ri. L'atmosphère y était, comme vous voyez.

QUINZE jours après l'arrivée de ces messieurs, l'Oberscharführer W... remontait la grande-rue — il n'y a d'ailleurs pas d'autre rue dans le village — pour aller de l'hôtel, où il venait de déjeuner, à la mairie, où il avait installé sa Kommandantur. Il remontait la grande-rue en s'ennuyant à mourir, quand il entend tout à coup crier derrière lui :

— Couenne !

Il se retourne brusquement. Il voit un paysan, à dix pas, qui marchait dans le même sens que lui, au milieu de la chaussée, comme lui, sans avoir l'air de rien. Et sur le trottoir, un gamin qui continuait à crier :

— Couenne ! Eh, Couenne !

En une seconde, voilà tout l'ennui qui pesait depuis quinze jours sur l'estomac de l'Oberscharführer W... volatilisé, disparu. Voilà notre sous-officier SS qui se remplit du bouillonnement des meilleurs jours, quand il allait y avoir une de ces bonnes bagarres dont la fin ne fait de doute pour personne. Un mélange de plaisir, de haine, de : « Toi, tu vas voir ce qui t'attend mon gaillard ! » et couronnant le tout : « Heil Hitler ! »

Le gamin s'est tu, en voyant que l'officier s'était retourné. Le paysan avance toujours, d'une marche régulière, il avance, il s'approche, encore trois pas, deux pas, un pas. Et l'Oberscharführer W... lui dit en français — je vous passe l'accent — d'une voix qui n'est pas tendre :

— Vous, suivez-moi !

Couenne le dévisage, et le suit. « Formidable », se dit le SS. Ce qu'il vient de découvrir, ce qui se prépare lui fait si



chaud dans les boyaux qu'il a l'impression d'avoir avalé un litre de cognac. Mais le premier passant qu'ils croisent flanque tout par terre : le passant regarde l'homme qui suit l'officier, et il rit. Naturellement, il ne savait pas que Couenne suivait l'officier parce que l'officier lui avait dit de le suivre ; il croyait à une idiotie de plus. L'officier lui, qui ne savait pas que Couenne était l'idiot du village, s'est imaginé qu'il lui faisait des grimaces dans le dos, ou quelque chose du même ordre. Ça alors, ça dépasse son imagination. Il se retourne, il l'attrape par le bras, il l'entraîne, et je vous assure que les autres passants qu'ils croisent n'ont plus envie de rire. Couenne était moyen, et l'Oberscharführer W... le dépassait de toute la tête, il développait un mètre à chaque pas, un mètre vingt-cinq quand il était en rage. Plus la carrure, l'uniforme, la supériorité, dame ! ce n'était pas Couenne qui avait un revolver à la ceinture. Et il en aurait eu un ? Pauvre Couenne ! Encore un trait des idiots : ils ne feraient pas de mal à une mouche.

Pour monter les trois marches de la mairie, l'Oberscharführer W... prend Couenne au collet. Il le hisse, le pousse, le jette dans la salle du Conseil, ou la salle des mariages, la moins petite salle de la mairie, dont il a fait « son bureau ». Il y a dans un coin Fritz, qui tape à la machine, et qui s'arrête autant par respect que par curiosité. L'Oberscharführer W... se plante devant un Couenne un peu étourdi, mais pas trop, se colle les poings

« Le Temps mort » de Claude Aveline, que vient de rééditer le Mercure de France rassemble des nouvelles et chroniques relatives à l'occupation et à la Résistance. La plus connue d'entre elles, qui donne son titre à l'ouvrage fut publiée clandestinement en 1943 aux Editions de Minuit sous le pseudonyme de « Minervoïs ».

« Une histoire d'idiot » que nous proposons aux lecteurs de « Droit et Liberté » est extrait de ce livre.

aux hanches, et lui lance un épouvantable :

— Alors ?

Couenne soulève les avant-bras, les écarte, tend le cou, ce qui signifie, dans toutes les langues du monde, y compris celle des idiots : « Comprends pas ».

Une sombre rage vient noircir l'œil de l'officier.

— Comprenez pas ? Non ?

Il plisse les paupières, ouvre les narines, commence à se frotter les mains, et dit d'une voix bien lente :

— Voulez-vous me dire votre nom, s'il vous plaît ? VOTRE NOM ?

— Couenne, répond Couenne.

— Oui ? continue l'officier avec la même lenteur. Par conséquent, vous êtes Juif ?

— Non, dit Couenne, je suis Couenne !

Une réponse pareille après le rire de la grand-rue, vous comprenez ce qu'a pu ressentir l'Oberscharführer W... Se faire foutre de soi quand on est un sous-officier SS, et pas n'importe lequel, le SS. Oberscharführer W..., se faire foutre de soi par un vaincu, et par un Juif ! Les bras lui en seraient tombés, s'il n'en avait pas eu

— Un Juif nommé Cohen ? Je vous assure qu'à ma connaissance...

— Ne prenez pas ce ton avec moi, Monsieur le maire ! dit l'Oberscharführer sarcastique. « A votre connaissance ! » Il y a cinquante ans que vous êtes ici, et votre connaissance ne connaît pas quelque chose d'aussi commode à découvrir qu'un Juif nommé Cohen ? Et moi qui suis ici depuis quinze jours seulement, je le trouve dans la rue ?

Le maire se lève. Sa voix tremble un peu. Ça n'est pas de la peur, il est seulement furieux d'être accusé à tort. Et puis, il y a ce qu'il pense des Allemands, et des SS, et de celui-là en particulier.

— Monsieur, dit-il, je vous donne ma parole que nous n'avons jamais eu de Cohen dans ce village.

— C'est trop fort, hurle le SS en agitant sa cravache. Venez avec moi, monsieur le Maire ! Venez avec moi ! Nous nous expliquerons après tous les deux !

Il ouvre la porte de communication. Deux SS sont en train de mettre Couenne debout, comme ça hop ! on croirait un mort sur ses pieds. Fritz claque les talons et dit en allemand :

— Le Juif n'a pas de papiers, mon Oberscharführer.

Le maire s'écrie :

— Couenne !

Grand comme le monde, l'Oberscharführer W... gonfle la poitrine, le dolman, la place où pourrait se trouver la croix de fer et dit :

— Parfaitement.

Il ajoute, pour ses hommes :

— A la cave ! Avec les fers, n'est-ce pas ?

— Je vous en prie, Monsieur l'officier, dit le maire, je vous en prie, laissez-moi vous expliquer ! Couenne n'est pas Juif, il ne s'appelle pas Co-hen, c'est un pauvre idiot ! Il travaille...

L'Oberscharführer W... a froncé le front, pris une drôle de mine et, de la voix lente qui n'a pas trop bien réussi pour Couenne tout à l'heure, il interrompt le maire :

— Comment ? Comment ? Le Juif n'est pas Juif ? Cohen n'est pas Cohen ? Avez-vous envie de vous faire fusiller, monsieur le Maire, pour offenses à l'armée allemande.

Les SS ont emporté Couenne. Il reste du sang sur le plancher. Le maire rougit jusqu'aux oreilles et se redresse.

— Puisque vous savez le français, monsieur ! Couenne, ça s'écrit C, o, u, e, deux n, e. C'est un surnom probablement ! Vous avez un dictionnaire sur votre table, cherchez, monsieur, cherchez couenne ! La couenne, c'est la peau du cochon, sauf votre respect, une fois qu'on l'a raclée. Alors, chez nous quand quelqu'un n'a pas la peau bien fine ni bien blanche, on dit que c'est de la couenne. Comprenez-vous ?

— Vraiment ! fait l'Oberscharführer W... se laissant tomber dans son fauteuil. Peau de cochon... Et quel est le vrai nom, monsieur le maire, de cet homme qui a la peau du cochon ? Quel nom, s'il vous plaît ?

Une angoisse traverse le regard du maire.

— Mais... peut-être celui-là, monsieur, peut-être celui-là ! C'est un surnom, mais c'est peut-être aussi son nom ! Un idiot, comprenez-vous ? On ne peut pas savoir ! Il est arrivé ici sans papiers — oh, pas depuis que vous êtes là bien, bien avant la guerre ! — et incapable de... de rien dire, comprenez-vous ? Quand on lui demande : « Comment t'appelles-tu ? » à ce malheureux, il répond : « Couenne », rien d'autre !

L'Oberscharführer W... tape sur la table.

— Monsieur le maire, si vous, vous essayez de me tromper, moi, j'ai le regret de vous dire que vous serez mort ce soir. Si c'est le Juif qui vous a trompé, vous, vous serez seulement puni pour la négligence intolérable à cause des papiers, cassé, plus maire ! On ne peut pas être maire quand on se laisse prendre par la fourberie des Juifs ! Couenne ! C'est un peu fort, vous savez ! Je vais faire l'enquête moi-même. Vous, rentrez chez vous et attendez mes ordres. Mais d'abord, faites tambouriner par votre garde que le couvre-feu sera maintenant à sept heures ! Adieu, monsieur le maire.

L'APRES-MIDI, le maître de Couenne, et les fils et les valets du maître, et le curé, et l'instituteur, et le facteur, et encore trois ou quatre personnes défilent devant le SS Oberscharführer W... Il

(Suite page 13.)

La cravache toujours à la main, encore tout rouge, l'Oberscharführer W... entre sans frapper dans le bureau du maire. Le maire est assis devant sa table, un peu pâle : les murs ne sont pas épais à la mairie.

— Monsieur le maire, dit le SS qui n'est guère calmé, il y a un Juif dans votre « bourg », et vous ne l'avez jamais signalé ?

Le maire lève les sourcils.

— Un Juif !

— Parfaitement, un Juif ! Nommé Cohen.

Le maire est de plus en plus surpris.